

# L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 28. VOL. II. — SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1843.  
Enceaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

## SOMMAIRE.

La Fête des Loges, 5 septembre. Gravure. — De l'autre côté de l'Eau, souvenirs d'une promenade, par O. N. (Suite.) — Les Regates du Havre, 27 aout. Courses des grandes embarcations; Courses des Bateleurs. — Inauguration de la Statue de Henri IV, à Pau. Statue de Henri IV, par M. Raggi; Inauguration de la Statue; Bercou et Lit de Henri IV, au château de Pau; Maison à Billères, près de Pau, où Henri IV a été nourri. — De la Méditerranée chez les Arabes. — Courrier de Paris. La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot royal; Arrivée de la reine au Débarcadère; Matelot anglais; Portrait de lord Aberdeen; la reine Victoria et le prince Albert. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. Portrait. Un chapitre de son dernier roman. — Margherita Pasteria, Roman de M. César Cantù. Chapitre VI. Une imprudence. Dix Gravures. — Annonces. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. Gravure. Volute de mariage de l'empereur du Brésil. Gravure. — Météorologie. — Rebus.

## Fête des Loges.

5 SEPTEMBRE.

Les fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Germain-en-Laye, sont à peine terminées, les dernières fusées furent encore, les derniers groupes de danseurs regagnent la capitale, et déjà une autre fête, plus brillante, plus animée, plus pittoresque.



Fête des Loges.)

resque, rappelle vers ces parages la population parisienne; des échelles, placardées à profusion dans Paris et dans la banlieue, au nom de M. Petit-Hardel, maire de Saint-Germain, annoncent que la fête des Loges s'ouvre le 5 septembre, pour durer jusqu'au 5 inclusivement. Les chemins de fer organisent des départs supplémentaires; du demi-heure en demi-heure, vingt wagons déversent au Pecq des milliers de voyageurs; et non-seulement des voyageurs, mais encore des fiacres, des cabriolets, des omnibus, qui vont stationner à l'embarcadère, pour conduire de là les curieux dans la forêt. Parlons aussi, suivons la foule, foule compacte, d'apnée, bugarrée, citadine ou rustique, en frac ou en veste, en chapeau ou en bavet; parlons, le ciel est sans nuages; l'arrière-saison se revêt des splendeurs de l'été; et les arbres de la forêt, déjà mûres pour l'automne, nous assurent de fraîcheur contre la chaleur du jour.

Il importe d'abord de savoir où nous allons, et quelle est l'origine de cette fête si joyeusement célébrée. Les Loges, situées dans la forêt de Saint-Germain, à trois kilomètres de la ville, sont aujourd'hui une succursale de la Maison Royale de Saint-Denis. Au seizième siècle, les rois y avaient fait construire un rendez-vous de chasse, qu'ils abandonnèrent, et dont un cénotaphe prit possession. En 1614, la reine Anne d'Autriche transforma le modeste ermitage en un couvent d'augustins déchaussés qu'on appela les pères des Loges; elle se réserva, au milieu du jardin du monastère, un petit pavillon, où elle aimait à se retirer; elle y conduisait parfois Louis XIII, et obtint de lui des dotations pour la fondation nouvelle. Par degrés, le couvent acquit de l'importance et des terres. Les courtisans, pour plaire au roi, vinrent tous les dimanches entendre la messe à l'église des Loges, et la confrérie de Saint-Fiacre prit l'habitude de s'y rendre processionnellement le 50 août, jour de la fête de son patron.

Les curés de Saint-Germain consentirent, pendant plus de cinquante ans, à marcher à la tête du piéux cortège; mais l'un d'eux, nommé Benoît, eut des discussions avec le prieur des Loges, et suspendit la procession. Il en fut de ce pèlerinage comme de celui de Longchamp: les motifs religieux disparurent, la promenade resta: on célébra venus aux Loges pour prier, on y vint pour se divertir. La Révolution expusa les moines, et fit de leur résidence une fabrique de poudre à canon. Le Directoire vendit les bâtiments à un particulier qui y fonda un pensionnat. Napoléon les racheta en 1811, pour y installer de jeunes orphelines, filles de membres de la Légion-d'Honneur. Ces changements de destination n'interruppirent point la fête des Loges, qui commence annuellement le premier dimanche après la Saint-Fiacre.

Vers cette époque, la pelouse des Loges s'anime à l'improviste; une colonie passagère y débarque: d'innumérables charrettes sont remises dans les bois, et les chevaux errants sous les ombrages, paissent sans contrôle l'herbe et les feuilles. Bientôt marchands forains et saltimbanks, sous la direction d'un commissaire de police spécial, traillent à dresser leurs tentes; cafés, restaurants, boutiques, salles de bal ou de spectacle, s'ouvrent comme par magie. Le matin du 5 septembre, un village de planches et de toiles occupe l'espace, naguère solitaire et vide, qui s'arrondit devant la Maison Royale. En y arrivant par Saint-Germain, on aperçoit tout d'abord des charrettes, des fiacres et des omnibus; on avance encore, et l'on découvre des fiacres, des omnibus et des charrettes. C'est seulement après avoir franchi d'épaisse murailles de véhicules, qu'on parvient au théâtre des ébats populaires. Pénétrons dans la fosse: que de tapage, de puissance, de cliques, de sous discordants! Quelle variété de saltimbanks! Ici l'Hercule du Nord s'acquiert le surnom de *Bras-de-Fer*; là, un neveu de M. Auriol s'efforce de justifier, en se disloquant, de la patente qu'il assume; plus loin, une grande collection de serpents et de crocodiles vivants s'agitent avec furie... sur une toile peinte. Vous voyez dans cette baraque le successeur de Bébè; dans cette autre, un phénomène qui porte sur le blanc de l'œil un caduc d'horloger. D'un côté est un manège desservi par la troupe américaine, de l'autre, un tir au pistolet et à la carabine. Vous pouvez opter entre les jeux d'adresse et les loteries foraines, entre la femme forte et l'albinos, entre la *cavalcade de Palæz et le grand jugement du roi Salomon*, mélodrames historiques. Le soir, tout cela s'illumine; les orchestres appellent à la danse; l'élegant et le maraîcher, la bourgeois et la paysanne figurent face à face dans des quadrilles. Le bruit, les rires, les gambades, les fibations, se prolongent: il est une heure du matin, et l'on songe à peine à la retraite. D'ailleurs, une grande partie de cette population flottante campé dans la forêt, dans les tentes, sous les charrettes, comme une bande d'arabs ou de baskirs.

En ces journées de plaisir, les pensionnaires de la Maison Royale sont seules à plaudre, car elles doivent se contenter de regarder la tête par les fenêtres, à travers un ressac de barreaux solides. Comme elles briseront volontiers les portes de leur prison! Qu'il leur seraient doux de se perdre dans la fosse, d'en sortir aux étalages des boutiques, de se promener en bande joyeuse et babillardante, si la règle austère ne les retenait captives dans leur sombre cloître!

Les cuisines en plein vent sont au nombre des traits caractéristiques de la fête des Loges. On trouve en d'autres lieux des banquettes et des binoclétiers, mais les cuisines des Loges n'ont point d'égales dans l'univers; elles sont établies par les aubergistes de Poissy, Maisons, Coulans, Andrey et autres lieux. Chaque foyer se compose d'un monticule en terre revêtu d'un muret en pierres sèches, et flanqué aux deux extrémités d'assises en pierres. Devant le feu tournent, à l'aide de contre-poids, deux ou trois broches chargées de viandes de toutes sortes, que, pour répondre à l'avertissement des consommateurs, on transporte à moitié entes à la saute du festin. Des draps et des rideaux de lit, décorés de guirlandes de fleurs et de gigots crus, festonnent de branchages et de longues de vannerie, couvrent d'un blanc la tête des convives. Sur des tables placées au premier plan sont exposées des quartiers de bœuf, des lapins de garenne, des pains de deux kilo-

grammes empilés, des melons et autres appétissants comestibles. Vous connaissez ces noces de Gannache, où Sanchez Panza écoutait de grosses potardes; les restaurants des Loges présentent un spectacle analogue; seulement, loin que l'hospitalité s'y donne, on y dîne grossièrement et à grands frais; ou à plus l'inconvénient d'être assailli, pendant repas, par des chanteurs, des guitaristes, des joueurs de viole, des meneurs de souris blanches, des enfants qui exécutent les quatre premières soubresauts du corps. Si donc la danse n'est pas ce que vous aimez, si vous ne désirez jour du coup d'œil de la pelouse illuminée, remontez en voiture et allez chercher un repas confortable au pavillon Henri IV.

A propos de cet établissement, cher aux gourmets, nous nous empressons de faire droit à une réclamation du propriétaire, M. Gallot, que, dans un précédent article, nous avions qualifié de restaurateur. A la vérité, M. Gallot dirige le restaurant du pavillon Henri IV, mais il n'exerce point la profession de restaurateur. M. Gallot est un spéculateur qui a employé une partie de ses fonds dans une entreprise gastronomique, mais il nous assure que nous le verrons briller incessamment sur un plus vaste théâtre.

## De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — V. t. II, p. 6.)

## EXCURSION CRITIQUE.

Ce sont ces rochers de Douvres, en effet, que Shakspere a décris dans le *Roi Lear*: ces rochers crayeux — ces *cliffs* — *bourses*:

Whose high and bending head  
Looks fearfully in the confined deep.

C'est là que Gloster, les yeux crevés par la fureur Régane, vont être conduit pour se précipiter dans les flots. Mais Edgar a deviné ce projet sinistre, et sa pensée désobéissante recourt à la ruse pour sauver de sa propre fureur le père qui l'a maltraité. Ils sont encore en rase campagne lorsqu'il s'écrit:

« Arrêtez, seigneur... n'allez pas plus loin: voici l'endroit. Spectacle terrible, étourdissant, en vérité, qu'on aperçoit en regardant à nos pieds. Les corbeaux, les choucas, qui volent entre nous et la terre paraissent à peine de la grosseur des escarbots... à mi-chemin, pend au bout de sa corde un chevrier de crête marine: moisson périlleuse!... on dirait à peine aussi gros que sa tête; les pécheurs qui se promènent sur le rivage semblent tantôt de souris; cette grosse barque à l'ancre est réduite aux proportions de son bateau; son hameau lui-même à celles d'une bouée presque impossible à distinguer; la lame sombre, qui brise en freinant sa course sur les cailloux pareux de la grève, n'envoie pas à la hauteur où nous sommes son puissant murmure. »

Sans être un commentateur forcené, n'est-il pas naturel de suivre ici la trace du poète et de se le représenter errant, par quelque belle journée d'été, sur la crête de ces murs monstres? Qui sait s'il n'y rencontrera pas un pauvre mendiant aveugle guidé par un jeune *clown*, figures insignifiantes qui s'amalgament à son être poétique, y firent germer comme une fleur brillante l'épisode touchant de Gloster et de son fils méconnu?

Quant à la scène même, elle, sous une apparence de pénitit, cette portée ironique des préteurs de fables shakspériennes. Le vieillard aveugle vient en finir avec la vie; des qu'il se croit au bord de l'ardu précipice, il renvoie son guide, qui feint de s'échapper; il adresse une dernière prière à Dieu, il s'éclate... et tombe seulement de sa hauteur sur les bruyères de la plaine. Son fils le relève insensiblement, et craint un instant que l'imagination, la pensée du fait, n'aient, de concert avec la volonté, dérobé le trésor de vie.

And yet I know not how conceit may rob  
The treasury of life, when life itself  
Yields to the theft.

Remarquons en passant qu'Edgar se pose ici un des problèmes les plus insolubles de la physiologie. De même se montre-t-il ensuite grand philosophe, lorsqu'en lieu de heurt de front le desespérément suicida de son père, il le trouve pensivement et lui fait croire à ses journées conservées par un miracle. Le vieillard ne se fut pas résigné à être dupé; dès qu'il se croit protégé par un bienfaït inouï de la Providence, énigmatique, consolé, flatté de cette illusion, il voudra vivre, il souffrira sans se plaindre.

... Henceforth I'll bear  
Affliction, till it do cry out itself,  
Enough, enough, and die.

## DANS UN OMNIBUS.

Ils sont deux et riant les paysages du comté de Kent. Lorsque les haies vertes qui bordent la route étroite laissent un instant l'œil du voyageur s'égarer sur le vaste horizons, rien ne trouble la riche harmonie de ce tableau consolant. De tous côtés ondulent mollement les crêtes vertes des collines indéfinies; de tous côtés les grands parcs groupent leurs massifs ombrages autour des demeures seigneuriales, et les haies propres que nous traversons au galop semblaient s'être mis en frais de conjecture pour nous arrêter un moment. Chaque maisonnette, tapissée au dehors de rosiers et de coèvres, nous laissait entrevoir au dedans, derrière

le screen entr'ouvert, d'autres fleurs plus rares épandues dans la porcelaine peinte. La porte des plus modestes habitations est d'un vert aussi vif et revêtue d'un vernis aussi frais que celle du château voisin. Leur bonnet à cinq pans, qui avance en relief sur la route, comme ces logettes pratiquées naguère aux flancs des épaves donjons, semble dire aux passants, en leur montrant ses vitres éteintes et chaque jour lavées : « Vous voyez qu'on pense à vous. » Il n'est pas jusqu'aux grands capots noirs des petites filles jouant au bord du chemin qui ne donnent l'idée d'un décorum caractéristique et du respect d'autrui si fort en honneur chez nos voisins.

Le premier abord, dans un pays étranger, à ceci de charmant qu'il donne du prix aux incidents les plus simples, aux types les plus vulgaires. Je contemplai longtemps la bonne femme de Douvres qui s'était embarquée avec nous dans l'omnibus de Canterbury, avant de m'apercevoir qu'elle ressemblait de tout point à une bourgeois du Marais: c'était le même air de paix de passe, à passe de Nantes fans, la même robe d'indien à rayures multicolores, le même col de mousseline brodée, rabattu sur le même châle café au lait, les mêmes gants de fil d'Écosse gris et trop larges, autour des mêmes mains, — trop larges aussi, — les mêmes pieds caillés et débordant sur les mêmes souliers de prune-étoile courbures.

Je pus apprécier, en écoutant la conversation engagée entre elle et mon ami, cette disposition toute bienveillante que l'Anglis témoigne aux étrangers, pour peu que ceux-ci ne l'affaiblissent point par des manières trop étourdis. Après s'être assurée que nous prendrions ses renseignements au sérieux, notre compagnie de voyage nous fit les honneurs de son pays avec zèle, intelligence et cordialité. Nous ne passions jamais dans un village sans qu'il ne nous en dit le nom, devant un parc ou un *gentleman's seat*, sans qu'il ne nous en fit connaître le propriétaire. Elle poussa la préoccupation de nos intérêts jusqu'à s'informer de l'auberge où nous allions descendre, et parut apprendre avec satisfaction que nous avions le projet de nous arrêter au *Star-Hotel*, — établissement, selon elle, très-respectable.

MINE HOST RICHARDSON.

Nous longâmes au petit trot les premières maisons de Canterbury, lorsqu'un homme âgé, vêtu de noir, figure d'esclestastique, et dans lequel je vonais à toute force reconnaître le ministre de Wakke-ld, sortit d'un jardin et se mit à suivre l'omnibus. Il domma la main à une petite fillette qui pouvait à grande peine, en courant, tenir tête aux rapides allures, aux longues empannes de son vénérable guide. Tous deux cependant allaient aussi vite que nous, et je compris le motif de leur empressement, lorsque je vis le prêtre minstre, débouler sur la porte du *Star-Hotel*, nous accueillir avec la déférence à demi sourire qui caractérise l'aubergiste anglais. Sa femme était à côté de lui, également vêtue de noir, et rappelant assez, par la dignité étudiée de son maintien, les charmantes veuves du Gymnase. Quant à la petite fille, elle avait disparu; mais, derrière un rideau de porte fortunément soulevé, j'entrevis deux yeux bleus pétillants de curiosité. Je fis honneur de ce sentiment, qui est toujours bien aise d'inspirer, au ruban rouge que mon compagnon portait à sa boutonnière; il le renvoya poliment à mes favoris et à mes moustaches, qui le sont aussi, de l'autre côté du détroit, une décoration étrangère. Quo qu'il en soit, c'est importante question ne nous fit pas oublier de commander le dîner. Quand je dis nous, c'est uniquement par habitude; ce sont regarder exclusivement mon ami, qui, à titre de *voyagé en émigré*, avait naturellement la direction absolue et la responsabilité complète de notre campagne.

J'e tentais très-distinctement demander du *roast-beef*, du *stock-fish* et un *New College pub ling*. A chacune de ces indications, le grave hôtelier s'inclinait respectueusement et semblait lancer nos ordres dans sa mémoire avec la plus exemplaire soumission. Cette précaution prise, et sans même nous donner le temps de secouer la poudre du voyage, nous courûmes à la cathédrale.

SAIN TOMAS DE CANTORBEY.

Ceux qui voudront accepter docilement les inspirations du *Guide du voyageur* feront un grand détour pour aller rejoindre par George-street, Guildhall-street et Palace-street, ce qu'on appelle la Cour-Verte (Green-court); ils y trouveront une porte surbaissée, — l'ancienne *porte Priorata*, ornée de quelques sculptures grotesques et surchargeées aux coups de fortifications massives qui en ont fait disparaître le caractère original. Ces arceaux romains à forme demi-circulaire se retrouvent encore encastres dans les murs de quelques constructions récentes, et enfin, toujours au nord de cette cour, on découvre l'escalier normand, échafaudé presque unique d'une architecture admirablement appropriée au climat. Cet escalier couvert, et dont le loit est soutenu par des piliers de hauteur décroissante, conduisait jadis à ce que les vieux plans appellent *Jula-Noe*, ou la Salle-du-Nord. Les antiquaires ne sont point d'accord sur l'usage primitif de ce bâtiment, démolî en partie vers 1750, et dont les derniers débris ont disparu récemment. L'hypothèse la plus vraisemblable en fait mentionne la salle des séances de la Haute-Cour. Tout ceci est affaire aux Oldbuck coutumiers.

Sans prendre tant de souci de la méthode et du savoir historique, nous nous mènerons par le chemin le plus court à l'extrémité S.-O. de la cathédrale, et nous entrerons dans le cloître par la porte basse qui ouvre sur le Marché au Beurre, à l'extrémité de Burgo-street.

Une fois là, nous sommes sur une place étroite, irrégulière, pressée entre des maisons basses des prébendiers, y et la sorte par quelques vieux arbres, et le vaste édifice qui l'encadre hardiment vers le ciel ses trois tours carrees. Il est impossible, à leur aspect, de ne pas comprendre la

vérité de cet axiome qui se popularise peu à peu parmi les architectes modernes, à savoir : que la ligne horizontale domine dans les constructions grecques, la ligne verticale dans celles du Moyen-Age (1). Peut-être faudrait-il ajouter que cette tendance eut pour cause la nécessité des contrastes ; l'édifice-mère du temple grec semble éloigné dans le cœur d'un montagnard, qui veut opposer la ligne pure, harmonieuse et droite aux rudes contours, aux formes massives et irrégulières des rochers voisins. Il pose son édifice sur une base élevée qui le dispense de donner à l'édifice lui-même une hauteur considérable ; enfin, en l'isolant comme il le fait, il se crée la nécessité de le concevoir dès le principe dans un ensemble complet, et tel, qu'une fois réalisée, aucune addition après coup ne peut en altérer l'unité puissante.

La cathédrale gothique, tout au contraire, jullit pour ainsi dire de terre, au centre d'une étroite enceinte ; elle doit dominer, pour l'œil qui va la chercher dans la plaine, et les muraillées fortifiées qui la protègent, et le groupe sans cesse échoué des maisons qui se pressent autour d'elle. Battue sous un ciel inclemment, elle a besoin d'offrir de tous côtés à la pluie des pentes glissantes où nulle humidité ne puisse séjourn longtemps ; enfin, entourée à sa base de verdure ou de constructions bourgeoisées, elle imite la fleur qui, pour épouser son calice, le porte fièrement au-dessus du feuillage envieux. Les ornements recherchés, les sculptures délicates, les encoulements capricieux, les fines ciselures de la pierre, sont sur réservés à la façade, qui s'ouvre toujours sur quelque place, ou jetés à profusion au haut des tours, ou plaqués en arêtes le long des flèches.

Puis, comme c'est une œuvre gigantesque qu'une génération qui la commence est certaine de léguer machivée aux générations à venir ; — comme l'ambition ecclésiastique prévoit d'avance l'accroissement des richesses du clergé, l'agrandissement nécessaire des monuments qu'il élève, une sorte d'instinct avertit l'ouvrier qu'il emploie de ne pas donner à son premier plan un caractère définitif. C'est l'agrégation des détails toujours plus magnifiques à mesure que la cathédrale s'échoue et se développe, c'est cette agrégation qui doit constituer sa beauté ; or ces détails ne peuvent être préconçus ; ils subiront la loi des temps et des événements humains. Une part doit être faite à l'influence agrandissante de la culture, une autre aux progrès de l'art, aux variations de la mode, aux caprices mêmes des individus.

*A Horizontalism, if the expression may be used, is the characteristic of the Grecian. — Verticalism of the Gothic. — Quarterly Review, for December, 1841.*

Quiconque voudrait étudier à fond le jeu de ces influences diverses trouverait amplement de quoi satifaire sa curiosité sous les voûtes de cette magnifique église, dont la fondation remonte au premier roi chrétien de la Bretagne (le Romain Lucius, en l'année 184 de l'ère chrétienne), et qui devint cathédrale quatre siècles plus tard, sous le Saxon Ethelbert. Consommé deux fois par l'incendie, en 1011, lors de l'inauguration danoise, et en 1070, elle fut reconstruite sur le plan actuel par l'archevêque Lanfranc (1073-1080). Les deux successeurs de ce prélat renversèrent une partie de l'édifice qu'ils ne trouvaient pas digne d'eux. Le chœur tout entier disparut et fut réédifié à grands frais (1114) ; puis, soixante ans après, survint un troisième incendie qui dévora le nouveau chœur et toute la partie orientale de l'église.

Le commencement à se débrouiller l'histoire architecturale de Canterbury. On a la description de l'édifice bâti par Lanfranc (1). On sait, par des vers écrits en 1172, que la grande tour du centre, élevée entre la nef et le chœur, était surmontée d'un faîte et d'un ange doré qui lui donnait son nom.

A bright and glorious ethereus is advanced  
On this high tower like angel guardian,  
That from the neighbouring sky swiftly descends,  
Thus our sacred place strict watch to keep.

On sait encore que la voûte peinte du chœur de Conrad représentait le ciel ; qu'il était rempli de croix et d'images en or et en argent ; que dans l'une de ces croix soixante pierres précieuses étaient incrustées. Les mêmes documents nous apprennent qu'en reconstruisant ce chœur incendié, si l'on en conserva les dispositions principales, on changea, pour les embellir, presque tous les détails : les piliers furent allongés de douze pieds ; leurs chapiteaux, simples autrefois, s'évidrèrent sous l'œuvre des sculpteurs ; les arceaux, qui semblaient coupés à la hache, s'adoucirent et s'ornèrent. On remplaça les colonnes de pierre par des colonnes de marbre ; les voûtes du chœur et de ses absidioles étaient unies, sur les brises de nervures délicates et de clefs adroitement sculptées. Un mur lourdement appuyé sur des piliers séparait les transepts du chœur, on détruisit ce mur ; on maria le chœur et les transepts ; l'œil circula librement de l'un aux autres, et monta sans obstacles vers l'énorme voûte qu'ils forment aujourd'hui. Cette voûte était revêtue de boiseries peintes, on y sustinua la pierre taillée, le ciment, et cette espèce de stuc qu'on appelle topf, etc.

Nous n'insisterons pas sur toutes ces modifications, essentielles

(1) Par le moine Gervais. — *Doom scriptores*, col. 4295.

celles cependant aux yeux de quiconque étudie sérieusement l'histoire de l'art ; mais nous serions entraînés trop loin si nous descendions à ces questions de détails. Avertissons seulement le lecteur superficiel qu'en traversant la cathédrale de l'est à l'ouest, il peut prendre une idée sommaire des variations de l'architecture ecclésiastique en Angleterre pendant plus de cinq cents ans. A l'orient, où les formes primitives se sont conservées, il trouve en abondance les piliers courts, trapus, solides, les arceaux ronds et ramassés de l'ère saxonne ou normande ; l'édifice n'a pas encore pris son vol hardi, le temple tient encore à la terre. Mais à mesure que vous avancez dans le cloître, vous voyez s'allonger peu à peu l'arcane *Romanesque*. La transition se fait sentir ; tout le cheur, ouvrage de Guillaume de Sens, et surmonté la couronne de Becket, en portent la curieuse empreinte. Cette dernière partie de l'édifice, bâtie sous Henri II (1155-1173), est sans contredit une des plus remarquables comme échantillon des premières tentatives faites pour substituer les formes sveltes, les lancettes gothiques, l'ogive pointue, la flèche-fusée aux demi-cercles arrondis, aux supports circulaires, aux parasolates romains. L'arcane aigu se marie, dans la couronne de Becket, à l'imitation normande des colonnes corinthiennes. Dans le transept du nord-est, vous trouvez l'ogive supportée par les mêmes piliers où possait naître l'arcane *Romanesque*. Vous en trouvez, de ces piliers, dont le feuillage est conforme aux dessins que Palladio nous a conservés du temple au-dessous de Trévi ; l'astragale romaine, le rouleau selon Vitruve, le tortis, etc., se retrouvent encore à chaque pas ; mais à mesure que vous avancez vers l'admirable *screen* qui sépare le chœur de la nef, le vrai gothique, le gothique féodal, comme on l'appelle, semble ouvrir ses ailes et s'élançer. Guillaume l'Anglais, — le premier archidiacre national, — rencontra sur les leçons de Guillaume de Sens, son maître ; la ligne se redresse, la colonne mince et s'élève, l'ogive s'élargit, les tours montent ; rien n'arrête plus cet essor étrange qui ne compte pas avec les précédents, tient l'unité en maîtrise et semble n'avoir pour but que de résoudre, à force d'audace, les problèmes capricieux proposés par la fantaisie à la nature.

Le *screen* avait été construit par le prieur Henri de Estria, sous Édouard I<sup>e</sup>, en 1301. Il fallut soixante-dix-neuf ans pour y ajouter les transepts occidentaux et la chapelle de saint Michel ; puis trente ou quarante ans encore pour éléver la nef, longue de deux cent quatorze pieds, haute de quatre-vingts, large de quatre-vingt-quatorze. Elle fut finie sous Henri IV.

(La suite a un prochain numéro.)

O. N.

### Les Régates du Havre.

27 AOUT.



(Courses des grandes embarcations.)

Ce n'est que depuis peu d'années que les régates, courses d'embarcations à la voile ou à la rame, se sont introduites dans nos ports. Leur origine est vénitienne, car il est d'usage immémorial, dans la cité-reine de l'Adriatique, que les gondoles et les barques dites *peste* se disputent des prix de vitesse appelés *regates*. Les gondoliers sont habiles à cette lutte décrite avec tant de poésie par Fenimore Cooper dans son roman du *Braço de Venise*, les régates ont passé en Angleterre, et récemment en France, à la vive satisfaction des habitants du littoral.

Les régates du Havre sont sans contredit les plus brillantes et les plus suivies, grâce à la position de ce port. La proximité de la Grande-Bretagne permet aux Anglais d'y prendre part; la facilité des communications y attire bon nombre de riverains de la Seine, depuis Honfleur jusqu'à Paris. Une population flottante considerable, des étrangers de tous les coins du globe, des navires de toutes les nations, impriment à ces régates un caractère cosmopolite qu'on rencontrera difficilement ailleurs, fut-ce à Venise où à Marseille. Nous doutons que l'une ou l'autre de ces villes offre aux chaloupes concurrentes une rive aussi spacieuse, aussi commode, aussi pittoresquement encadrée. La plage, qui forme un hémicycle depuis la jetée jusqu'au cap de la Hève,

peut recevoir d'innombrables spectateurs ; ils ont en face d'eux la mer sans limites ; derrière eux, le Havre, flanqué au nord par les villes d'Ingouville ; à droite, les collines de Sainte-Adresse et le phare de la Hève ; à gauche, dans un vapeur lointain, les blanches falaises qui s'étendent entre l'embouchure de la Seine et celle de l'Orne. Il n'y a dans aucun port de France un site comparable à celui-ci, surtout quand l'amphithéâtre du rivage est garni d'une multitude de navires, quand des navires franchissent le golfe pour entrer ou sortir, quand des flottilles de canots circulent sur les vagues, quand des navires en panne, mouillés là et la coque au bout de l'horizon leurs quilles ventrues et leurs matières aiguës.

Les régates du 27 août 1815 ont dû une solennité inégalée au patrocinage du contre-amiral prince de Joinville et du duc d'Aumale. A sept heures, l'artillerie du port a salué l'entrée en rade des corvettes à vapeur le *Phaeton*, l'*Archimède* et le *Napoleon*, dont la première portait les membres de la famille royale ; ils sont descendus à terre une heure après, et ont été conduits par les autorités à l'église de Notre-Dame-de-Grace. Puis ils ont pris place sur le dôme de la galerie des bains Frascati, près le pavillon

aux signaux. Déjà les bateaux à voiles qui devaient concourir étaient mouillés à leur place, les voiles appareillées ; déjà les canots des pâges-commissaires couraient des bordées le long de la côte pour établir l'ordre entre les jouteurs. Aussitôt que les princes ont paru sur leur observatoire, le *Rideau* a tiré deux coups de canon, et six bateaux pontés à voile, chacun d'environ douze mètres de longueur à la flettaison, se sont élancés dans le liquide carrière ; ils étaient munis par des pêcheurs du Havre et de Honfleur, et quelques-uns avaient encore à bord leurs chaluts parés à mouiller ; ils avaient à décrire un orbite à peu près régulier autour des bouées qui servaient de limites. Ils doublèrent facilement la première bouée, vent sous vergues, et la seconde grand largue ; mais la brise du sud-est qui les avait favorisés vint à molir subitement. En vain ils pousserent leur bordée au sud-est pour gagner le vent, un cabot plat les laissa à la merci du courant, qu'il leur était impossible de refouler. Pendant que les autres courses commençaient, ils demeurèrent immobiles, et leurs voiles battirent徒mente les murs ; on ne songea plus à eux, et le calme régnait encore à terre, lorsqu'une fraîcheur, s'élèvant au nord-est, les ramena vers leur point de départ avec tant de vitesse qu'on eut à peine le temps d'apprécier leur marche et leur évolution. La *Victoire*, de Honfleur,



(Régates du Havre. — Courses des Baleinières.)

patron Pollet, conservant l'avance qu'elle avait eue constamment, arriva au but la première, suivie de près par *les Deux-Cousins*, patron Guithet. Toutefois l'épreuve fut considérée comme nulle, parce que les vainqueurs n'avaient pas, disait-on, conformément aux règles prescrites, double la troisième bouée au vent.

Durant cette contestation, les canots à la rame, à six avirons, couraient parallèlement au rivage ; cinq s'étaient inscrits, mais quatre seulement se présentèrent, et l'un d'eux, *l'Émulation*, cassa son gouvernail à la première bouée ; la lutte s'engagea entre *l'Eclair*, *la Répose* et *la Fine*, et, dès le début, les distances furent marquées. *L'Eclair*, patron Biconard aîné, gagna le premier prix de 500 fr. ; le second, de 100 fr., fut adjugé à *la Répose*, patron Léopold Mazerat.

Les bateaux à voiles non pontés, couraient d'abord vers l'arrière, doublèrent aisément la bouée du nord ; mais comme leurs devanciers, ils firent longtemps retenus au large, et surpris inopinément par la brise du nord-ouest ; cette variation plia les derniers, ceux qui avaient obtenu l'avantage. *Le Vite*, qui avait dépassé les huit autres concurrents, se trouva sous le vent presque cap pour cap ; *le Havre-et-Guadeloupe* prit la tête, et atteignit le premier le but ; *le Général-Vaudamme* marchait le second ; tous deux s'attendaient à une ovation, mais les juges-commissaires annulèrent la course, alléguant que le changement du vent, en nécessitant des combinaisons imprévues, avait jeté du doute sur quelques manœuvres ; que l'un des bateaux avait fait usage de l'aviron, et qu'un autre avait nommé pour se soutenir, contrairement aux prohibitions établies.

Les trois dernières courses ont eu de plus complets résultats ; quatre pirogues baleinières sont parties ensemble : *l'Hirondelle*, patron Alexandre Manoudut, a pris la tête ; *la Vaillante*, *le Petit-Eugène* et *la Blonde* s'invitent à quelque distance. A une encalture du but, et pendant que les nageurs s'efforçaient de dégager leurs avirons, *le Petit-Eugène*, aux acclamations des spectateurs, franchit rapidement le fil de la collision. *l'Hirondelle* ne perdit point courage ; débarrassée de l'obstacle qui la retenait, laissant derrière elle *la Vaillante* et *la Blonde*, elle poursuivit son concurrent, et parvint à le dépasser à la première bouée : elle a remporté le premier prix de 500 fr. ; le prix de 200 francs n'a pas été disputé au *Petit-Eugène*, patron Morin.

Dans la course de canots de fantaisie, deux gigs anglais, *le Sphinx* et *le Grand-Turc*, ont battu contre *la Belle-Poule*, *la Sylphide* et *Lustucru* ; *le Sphinx*, monté par Robert Coomb et quatre rameurs expérimentés, a emporté sur *la Belle-Poule* ; l'autre gig anglais n'est arrivé que le dernier ; *la Sylphide*, embarcation de forme nouvelle, et construite en fer, n'a pu soutenir l'épreuve jusqu'au bout.

La dernière course, celle des amateurs, n'avait pour acteurs que des membres de la Société des Régates ; *la Rouge*, *Lustucru*, *Gipsy*, *le Chien*, ont fait assaut d'adresse et d'agilité ; le prix unique, qu'il a obtenu *Gipsy*, à M. Cor, était une paire de magnifiques vases en porcelaine de Saxe.

Ainsi se sont terminées les cinquièmes régates du Havre. Les princes sont descendus sur l'estraude du grand salon de Frascati, où le maire a successivement appelé les vainqueurs. Le prince de Joinville a annoncé qu'il accordait à la ville une somme annuelle de 2,000 fr., destinée à fonder de nouveaux prix. Le soir, un feu d'artifice a été tiré en mer, et quoique les pontons fussent trop rapprochés de terre, c'était un beau spectacle que les bombes, dont la courbe se reproduisait dans les eaux, les serpentins et les fusées qui tombaient en pluie sur les vagues illuminées, et les flammes du Bengale, dont les reflets multicolores faisaient resplendir la haute mer.

Les deux courses déclarées nulles ont été recommandées

conformément à la décision des juges-commissaires. *Les Deux-Cousins*, patron Sabolle, ont gagné le prix de 1,000 fr. ; *le Bon-Père*, patron Berney, celui de 230 fr. ; *la Victorie*, triomphante la veille, s'est échouée en allant prendre son mouillage. Le premier prix des bateaux à voiles non pontés a été décerné au *Vite*, appartenant à M. Barbe ; le second à *la Louise*, appartenant à M. Cor. *La Louise*, *la Mosquita*, *le Général-Vaudamme* et *l'Ariel* ont renoncé. *Le Havre-et-Guadeloupe* n'a pas couru.

des médailles, et diverses monnaies frappées au seizième siècle. Le comte de Saint-Griez, président du conseil-général du

#### Inauguration de la statue de Henri IV.

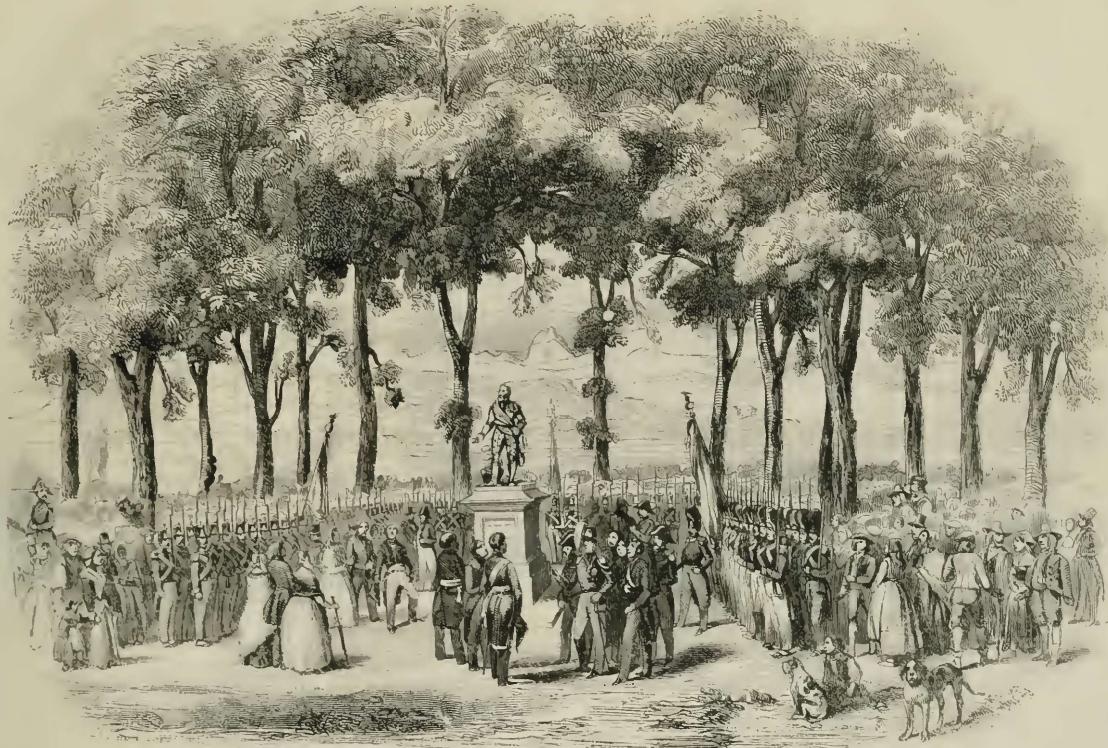
A PAU.

L'arrivée de la reine d'Angleterre a trop détourné l'attention publique de cette grande fête nationale, qui semblait justement destinée à avoir un grand retentissement dans toute la France.

Le 25 août, à onze heures et demie, une salve de vingt-uncoups de canon a annoncé l'entrée de M. le duc de Montpensier dans la ville de Pau. Le corps municipal s'est rendu au pont de Jurangon pour recevoir le prince, qui, bientôt après, mettait pied à terre au château où naquit son aïeul, le 15 décembre 1555. Des courses de chevaux, un concert, un bal, deux jours de fêtes préliminaires, ont précédé la grande solennité de l'inauguration, célébrée avec une magnificence digne de son objet. Ce jour-là, le département des Basses-Pyrénées était tout entier concentré dans son chef-lieu, et la population quadruplée accourrait aux abords de la place Royale. Le duc de Montpensier y est arrivé à dix heures, accompagné du conseil-général du département, de l'état-major de la division, des membres de la cour royale et des tribunaux, de MM. le duc de Cazes, grand-révérendaire de la Chambre des Pairs, du marquis de Luisignan, pair de France, et du lieutenant-général Harispé. A l'approche du cortège, un orchestre dirigé par M. Habeneck a exécuté la *Bataille d'Ivry* ; des chœurs ont chanté d'une voix retentissante une ballade de circonstance dont M. Auber avait composé la musique, et M. Liadines les paroles. Après le dernier complet, la statue de Henri IV était débarrassée des draperies blanches qui la dérobait aux regards. Vingt-un coups de canon ont annoncé au loin que le Béarn possédait enfin ce monument tant désiré ; les acclamations de vingt mille spectateurs se sont mêlées au bruit de l'Artillerie ; les chœurs ont fait entendre *l'Air Henri IV* et l'orchestre, après avoir accompagné le vieux refrain français, a joué l'air béarnais *La haut sus las montagnes*. Alors ont commencé les formes sa岸antes de l'inauguration. Le duc et les principaux fonctionnaires en ont signé le procès-verbal, que l'on a déposé dans un caveau pratiqué sous le piédestal, en y joignant l'*Histoire de Henri IV*, par Pérelx (édition élévirienne), le recueil de ses lettres, publié par la Société de l'*Histoire de France* (2 vol. in-4<sup>e</sup>), *la Henrinde*,



(Statue de Henri IV, par M. Raggi.)



(Inauguration de la statue de Henri IV, à Pau.)

département, le préfet, le duc de Montpensier, prenant tour à tour la parole, ont rappelé à l'envi les qualités d'Henri le Grand. L'impression produite par ces discours durait encore, quand le duc de Montpensier s'est approché du monument, a scellé la pierre du caveau, et a fait d'un pas lent le tour de la statue, pendant que la musique des régiments répétait : *Vive Henri IV !*



(Berceau de Henri IV, au château de Pau.)

Les journaux, en rendant compte de cette fête à la fois nationale et locale, ont parlé d'enthousiasme indéfinissable, de cris d'allégresse, de sentiment de bonheur débordant de toutes les âmes, si bien que le lecteur de sang-froid est naturellement tenté de les taxer d'exagération. Rien de plus réel cependant que les transports de joie des habitants de Pau, à la vue du marche qui reproduit les traits de leur royal concitoyen. On a toujours aimé Henri IV dans toute la France; mais on lui a voué une espèce de culte dans l'ex-province du Béarn. Là régna longtemps sa famille. Ce fut sa mère, Jeanne d'Albret, qui donna le titre de ville à la bourgade de Pau, le 4 novembre 1502. Les devises d'Henri d'Albret et de son épouse Marguerite sont encore visibles dans les appartements du château qu'ils ont fait bâtir. L'enfance de leur petit-fils Henri IV s'écoula sur les rives du Gave; il fit à Pau l'apprentissage de la vie et du pouvoir; et lorsque les destins l'eurent appelé au trône de France, il n'oublia point ses chers compatriotes. Aussi écrivait-il, le 29 décembre 1595, en donnant à son lieutenant commission de tenir les états de son royaume de Navarre et du pays souverain de Béarn : « Vous avez déjà assez séjourné dans le pays pour avoir reconnu et observé les meurs de mes sujets, lesquels je désire que vous maintenez en cette ferme crémance, que, comme ils sont les premiers sur qui Dieu m'a donné autorité, je vous continuerai envers eux ce soin et cette affection singulière que j'ai portés dès ma naissance. »

Les Béarnais ont répondu à ces protestations par un attachement inviolable, qui s'est perpétué d'âge en âge. Les paysans des environs montrent encore avec orgueil les lieux qu'il fréquentait de préférence, les rochers qu'il gravissait, les fontaines où il se désaltérait durant ses promenades. On vota, au château de Pau, pour les réparations duquel on a dépensé récemment plus de 300,000 francs, la chambrière à coucheur où Jeanne d'Albret confia en chantant le cantique national : *Nous te Dame deu rap deu Pont, ayuid me à d'aqueste horre.* On conserve religieusement son lit de bûche sculpté, et l'écaule de tortue qui lui servit de berceau. Cette dernière relique, menacée par la Révolution, fut sauve par M. de Beangular, qui lui substitua une écaule à peu près semblable dont l'élan possesseur. L'écaule authentique est placée sur une espèce d'estrade, et surmontée de trophées, qui ne contribuent pas à l'embellir.

Les souvenirs du *Béarn* pleurent toute la contrée. Au village de Billères, située à l'extrême occidentale du paté du château, est la maison de Lassensas, père mourut de Henri IV. Par un arrêt du Grand Conseil, en l'an 1772, Louis XV accorda cent arpents, sur la plaine de Pont-Long, à la famille Lassensas; le vieux bâtiment, qui tombait en ruines, fut réparé sous la Restauration. Quand la duchesse de Berry le visita, le 20 juillet 1828, les descendants du mourrier lui présentèrent le berceau sur lequel le jeune Henri s'appuyait dans ses excursions pédestres. Le duc de Montpensier n'a pas

voulu quitter les Basses-Pyrénées sans aller en pèlerinage à Billères, et c'est le dernier rejeton de Lassensas qui lui a fait les honneurs de l'habitation patrimoniale.

Voilà déjà un siècle que les habitants de Pau avaient eu



(Lit de Henri IV, au château de Pau.)

la pensée de consacrer un monument à Henri IV. Les états-provinciaux en votèrent le fonds, et demanderent une autorisation au gouvernement, qui, pour répondre à leurs vœux, s'empessa de leur envoyer une statue en bronze de Louis XIV. Les malins Béarnais s'en vengeront en inscrivant sur le piedestal des vers patois qui débutaient ainsi : « A cion qu'ey l'arrâhl du noûste gran Henri (à celui-ci qui est l'arrière-fils de notre grand Henri). » En 1795, on fondit des canons avec l'image de l'*arrâhl*, et comme on n'eût pas traité moins

évidemment celle du trisainé, les Béarnais durent se féliciter de ne l'avoir pas obtenue. Le monument actuel a été érigé à la place du bronze détruit; il est l'œuvre de M. Raggi, et a été exposé au Salon de 1842. Le statuaire a consigné sur le livret de cette année les intentions qui ont présidé à sa composition : « Henri IV témoigne à ses nobles guerriers sa volonté de marcher avec son armée au secours de Henri III, et les engage à rassembler autour de lui tous ses vassaux armés pour accomplir ce projet. » En ac-

pli, et qu'on serre jusqu'à ce que le bord libre des paupières soit complètement en dehors.

Dans l'Algérie, les barbiers sont les chirurgiens des Maures, et les Thaïdes (savants) leurs médecins; quelques sécrétaires juifs font aussi de la médecine parmi les habitants des villes.

Les saignées se pratiquent avec des rasoirs, en faisant des mouchetures aux jambes, après les avoir serrées fortement au-dessous du genou avec la corde de leur turban; quant aux saignées du bras, ils les font comme nous, seulement la plupart, ne connaissant pas la position de l'arterie brachiale et du tendon du biceps, blessent souvent l'un et l'autre, d'autant plus qu'ils ne se servent que d'une lancette très-longue, comme celle des abeilles; nous avons été témoins de quelques accidents de ce genre pendant notre séjour en Algérie. Pour saigner à la tête, les thabé maures serrent le cou à l'aide d'une corde en poil de chameau, de manière à former une turgescence de la face; cette turgescence obligeant, ils mesurent la veine qui passe au-dessus de la racine du nez. Pour faciliter l'effusion du sang, les thabé roulent un bâton sur les incisives; et, pour arrêter la saignée, ils se servent d'une épice d'emplâtre fait avec de la terre argileuse par-dessus lequel on attache un mouchoir.

Pour les Arabes les plus superstitieux de quelques douzaines, les défenses d'un sanglier réduites en poudre, et prises dans un breuvage, gâtissent la fièvre.

Le cervelle du châtel donne à l'enfant qui en a mangé la maléfice et la ruse nécessaires à un guerrier maraudeur.

La tête de l'hyène rendrait fou l'homme qui en aurait mangé, et, lancée au milieu d'un troupeau, elle produirait le vertige chez les bœufs, les moutons et les chevaux, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les aberrations de cette singulière thérapeutique des indigènes des dômes.

Les Arabes n'ont aucune notion d'une science toute moderne, l'orthopédie; il est vrai de dire qu'on ne rencontre pas parmi eux cette multitude de déformités qu'on observe en Europe; cela tient à la nature de leur organisation forte et vigoureuse, à leur vie très-saine, exempte de ces travaux pénibles et assidus qui déforment la taille, et surtout à ce que les enfants rachitiques et scrofuleux, manquant presque toujours de soins, meurent de très-bonne heure; on prétend même que les enfants qui, d'après leur vice de conformatio[n], ne paraissent pas destinés à vivre, n'ont pas à souffrir ou à véger longuement... les Arabes de quelques tribus passent pour suivre, à l'égard de ces malheureux, la coutume des Spartiates... Nous ne garantissons pas le fait, mais il semble probable, d'autant plus que l'infantrie peut se commettre avec une grande impunité, par la raison qu'il n'a pas pu observer, même des indigènes des villes, la déclaration des morts et des naissances et un état civil en règle.

L'art des accouchements est la partie médicale la plus arrachée en Afrique. Dans un grand nombre de tribus, les femmes, pour accoucher, s'asseoient sur une espèce de chaise, se tenant par les deux mains à une corde fixée au plafond ou au sommet d'une tente, tandis qu'une matrone, placée derrière, comprime le ventre du hant en bas avec une serviette pliée en long.

Pour les maladies des yeux, malgré leur fréquence en Afrique, la médecine arabe n'est guère plus progressive. De temps immémorial, même avant Averrhoës, Albuscias et les anciens médecins de ce pays, on avait cru remarquer que certaines chaises avaient la propriété de fortifier et d'éclaircir la vue, comme par exemple celles de pie, d'hirondelle, d'oie, de vire, de loup, de bœuf et d'oiseaux de proie. Aujourd'hui, les Arabes, assifot qui une ophtalmie grave se manifeste, ne songent qu'à deux choses: 1<sup>e</sup> soustraire l'œil à l'action de la lumière; 2<sup>e</sup> préserver du contact de l'air. Pour cela, ils couvrent, tamponnent et compriment l'œil avec plusieurs compresses et des mouchoirs de coton fortement serrés autour de la tête. Ils ne touchent pas à cet appareil pendant une semaine; les personnes qui le peuvent restent en repos, et celles qui sont obligées de sortir pour travailler, et qui n'ont qu'un œil malade, arrangeant leur mouchoir de façon à le couvrir complètement, en laissant l'œil sain à découvert. Au bout de huit jours on ôte les compresses; quelquesfois le malade est guéri, d'autres fois l'œil est fondu et l'on ne trouve qu'un moron charmé.

Cette médication, quelque étrange qu'elle paraisse, pourrait néanmoins être employée avec succès dans quelques cas; il s'agirait alors de faire une compression graduelle et de bien choisir l'époque de la maladie; car, dans la période aiguë, lorsque l'œil se trouve dans un état d'irritation et de turgescence très-prononcées, ce moyen thérapeutique n'aurait d'autre résultat que la perte de l'œil. Les Egyptiens, d'ailleurs, se servent souvent de cette compression au début même de l'ophthalmie purulente, et quelquesfois ils guérissent. On sait en outre que cette médication a été employée avec avantage à Paris, dans la maison de refuge des orphelins du choléra. Les Arabes font rarement usage de collyres et de pomades; le plus souvent ils lavent les yeux encore tout enflammés avec du jus de plantes astrigentes ou avec de l'eau froide, ce qui contribue quelquefois à faire passer des conjonctivites simples à l'état catarrho-purulent.

Il n'est arrivé (et cela est sans doute arrivé à d'autres praticiens qui ont exercé la médecine en Afrique) de faire des prescriptions à des indigènes malades, et de les rencontrer une ou deux semaines après ayant l'ordonnance pendue au cou comme un scapulaire, ou bien religieusement cachée sous leurs vêtements, sans avoir fait aucun usage des médicaments prescrits.

Au mois de juillet dernier, j'ai été chargé par M. le directeur de l'intérieur de l'Algérie d'examiner et de classer, d'après la nature de leurs maladies, les musulmans affectés de maladie ou de crevete complète, qui pourraient être reçus dans l'établissement qu'on projette de fonder à Alger pour ces malheureux indigènes. Parmi le nombre des personnes qui nous ont été amenées au bureau de Mecque et Médine par les



(Maison à Billères, près de Pau, où Henri IV a été nourri.)

cordant des éloges à l'exécution sévère de la statue, nous croyons qu'il est un peu ambitieux d'avoir voulu exprimer tant de choses complexes par les gestes et l'attitude d'une seule figure.

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails biographiques sur un sculpteur que *Laprade* et *Henri IV* achetèrent de mettre en évidence. M. Raggi (Nicolas-Bernard) est un Italien naturalisé Français depuis longues années. Né à Carrare, en 1791, il y remporta le second grand prix en 1809. Il étudia à Paris sous la direction de M. Bosio, et se fit remarquer, en 1817, par un jeune *discobole prêt à lancer son disque*; il obtint la médaille d'or au Salon de 1819, pour un groupe et deux statues, que le livret indique en ces termes : « L'Amour, s'approchant du lit de Psyché, entend soupirer cette nymphe, » groupe en marbre... Montesquieu indit dans son *Esprit des Lois*, — Henri IV, statue commandée par le comte Dijon, pour en faire hommage au roi. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, manifeste à ses sujets le projet de reconquérir le trône de ses ancêtres; il les engage

à se réunir autour de lui. La main droite qu'il leur tend exprime sa clémence, et la main gauche, portée sur son sabre, est l'emblème de sa puissance.

*L'Amour s'approchant du lit de Psyché* est au Luxembourg, le *Henri IV* à Nérac, et le *Montesquieu* au Palais-de-Justice de Bordeaux. Nous connaissons de M. Raggi plusieurs travaux remarquables, répartis en divers édifices : à Saint-Etienne-du-Mont, la *Vierge tenant l'Enfant-Jésus*; à Graville, *Raymond mourant*, statue en bronze; dans la salle d'exposition des sculptures, au Louvre, *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*; à Versailles, *Hugues Capet*, statue en marbre; *Jean Boucicaut* et *Jacques de Bourbon*, en plâtre; à la Madeleine, *saint Vincent de Paul* et *saint Michel*.

La fête de Pau a été une ovation pour cet honorable statuaire, que le préfet avait officiellement invité à y assister. Le duc de Montpensier s'est fait présenter M. Raggi, ainsi que M. Latapie, qui, en qualité d'architecte de la ville, a coopéré à l'érection du monument.

## De la Médecine chez les Arabes (1).

Malgré le fatalisme inhérent à leur religion, les Arabes accordent une grande confiance à la médecine; et c'est à tort que certains auteurs ont avancé que les musulmans craignaient de tenter la divinité en croyant à l'art de guérir.

Les baïns sont la panacee universelle des indigènes de l'Algérie; ils les emploient dans toutes les maladies, quelles soient l'âge et le tempérament des malades.

L'application du feu joue un grand rôle dans leur thérapie chirurgicale; c'est à l'aide de ce moyen violent qu'ils prétendent guérir les engourdissements de l'œil et de la rate, et une grande partie des maladies d'estomac.

Pour les blessures d'armes, feu, ils ronguent à blanc un anneau ou bagne de fer qu'ils appliquent à l'orifice de la plaie. Il s'établit ainsi une suppuration et des hongrements de bonne nature, l'introduction de l'air devient difficile, et la guérison est très-prononcée.

Pour les foulures, les entorses, les tumeurs et les engourdissements des articulations, leur médecine n'est pas moins violente.

Le gouverneur-général Bugeaud a bien voulu nous communiquer le fait suivant : Un chef arabe nommé Ben-Kadour-Ben-Ismaïl, qui accompagnait le général en qualité d'adjudant-de-camp dans une partie de chasse aux environs d'Oran, tomba de son cheval qui s'abattit sur lui; on releva le cavalier tout *foulé*, *broyé*, et on le fit transporter sans connaissance dans une tribu voisine. Quatre jours après, le général, qui le croyait blessé mortellement, ou tout au moins étranglé pour toute sa vie, ne fut pas peu surpris de le voir reparaire à cheval dans une revue. On lui apprit qu'un thabé (médecin) appelé près de l'Arabe assistoit après l'accident, lui ayant promené un fer rouge sur les articulations principales des membres supérieurs et inférieurs, après quoi il avait fait bus-

siner les brûlures avec la teinture du *henné*, espèce de solution astringente du *Laurusia inermis* dont les indigènes se servent pour donner une teinte jaunâtre aux ongles, aux mains et quelquefois aux bras et aux jambes. C'était à l'emploi de ces moyens énergiques qu'était due une guérison si prompte et si merveilleuse.

On comprend que de semblables curées, si rares qu'elles soient, suffisent pour perpétuer la foi des Arabes dans les traditions médicales de leurs ancêtres.

L'appareil que les Arabes emploient pour les fractures consiste en une peau des troupeaux suivant une ligne perpendiculaire, et dans ces troups on introduit une lame de roseeau ou de bois flexible pour chaque colonne; on forme ainsi un appui complété, pouvant servir à la fois d'attelle et de bandage, qu'on solidifie avec un amalgame d'étoffes et de mousse, quelquefois de terre glaise et de filasse.

L'entropium, ou renversement des paupières et des cils en dedans, est une maladie très-fréquente en Afrique. Les anciens chirurgiens avaient déjà compris que le seul moyen de guérir radicalement l'entropium était de détruire d'une manière quelconque l'excès de peau de la paupière qui, en se relâchant, se rouloit dans l'œil; pour cela ils se servaient d'un morceau de potasse caustique qui les promenaient le long de la paupière; la plante et la forte cicatrice qui résultait de cette brûlure rapetissaient la paupière, qui se dégagait alors du globe de l'œil, et la guérison était plus ou moins complète.

Le procédé arabe, rempli d'une foule d'inconvénients, a été préconisé dans ces derniers temps par Belling et par le nomme Qui-dit; ce dernier se l'est approprié en substituant tout au long l'acide sulfurique à la potasse caustique.

Quelques Arabes de l'est de l'Algérie guérissent l'entropium en faisant un pincement à la peau des paupières, et en la transversant avec plusieurs soies de cochon, qu'on noue sur le

(1) Extrait du Rapport officiel de M. le docteur Furnari, sur les Causes, la Nature et le Traitement des Maladies des Frères en Afrique.



vite que ça. Qu'on se mette en tenue, mon boudinhomme, ou sunsun...

— By God! s'cria le matelot, moi plus jamais venir en France pour baigner moà, never, never!

Et il reprit sa veste et le reste en jurant, et le gendarme de sourire d'un air vainqueur, et mordas de revenir sur Feau.

Il existe depuis quelque temps une bande de malfaisants dont l'autorité suit les traces avec vigilance; déjà plu-

sieurs affiliés sont tombés entre les mains des sergents de ville et des hommes de police. Ces misérables sont des ignes sous le nom d'*endormoures*; c'est ainsi, a ce qu'il paraît, qu'ils s'appellent eux-mêmes; ils exercent principalement leur industrie scélébre hors barrière, sur les boulevards extérieurs, dans les chemins de ronde ou dans les quartiers les plus déserts; l'heure qui leur convient à l'heure préférée des larmes, la nuit! Des que les ténèbres enveloppent la ville, nos bandits se mettent à l'œuvre; paroles à des bêtes féroces al-

échées par l'odeur d'une poie, ils rôdent là et là; un pauvre ouvrier revenant du travail vient-il à passer, ou quelque sobat attardé, ils l'accroissent, lui parlent avec douceur, et de propos en propos, de tressess en tendresses, lui proposent de sceller leur nouvelle fraternité dans le premier bouchon venu. Nul n'ose croire qu'ils laissent faire; on entre dans quelque horribile bouteille isolée; puis arrivent les boîtes et les verres; au moment où le fameux du vin commence à troubler le cerveau du convive, l'endormisseur lui glisse dans son



(La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canal du brick Marie-Amélie.)



(Arrivée de la reine Victoria au débarcadère.)

verre une poudre narcotique qui le plonge en quelques minutes dans un sommeil profond. Quand il s'éveille, il se trouve dépourvu des pieds à la tête; on lui a volé son petit pécule, son chapeau, son habit et sa montre d'argent. Puis, cours après, mon pauvre diable!

meurs est excessivement étendue; ils ne ressemblent pas tous à ces endormeurs farouches dont nous venons de raconter les misérables exploits; beaucoup même sont de râchotumes gens; mais ils n'endorment pas moins. L'endormisseur se glisse partout et se cache sous tous les visages et sous tous les habits; vous allez à la Chambre des Députés, un orateur monte à la tribune; vous comptez sur Barravay ou sur Mirabeau; c'est un endormeur. — Cléias vous invite à venir entendre la lecture de son poème ou de sa tragédie; quelque grand poète sans doute, pensez-vous chemin faisant. — Quel endormeur! dites-vous au retour.

Et tenez, dans ce procès va s'engager devant la Cour d'assises, Dién sait comme les endormeurs vont être traités par le procureur du roi et par M. le président, qui ne sont peut-être eux-mêmes que des endormeurs en toge et en bonnet carre!

— Il y a beaucoup de galettes ici-bas et de faiseurs de galettes, — je ne compte pas le Salon annuel; — mais il n'y a vraiment qu'une galette au monde, c'est la galette du Gymnase. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, à l'angle du théâtre pour lequel M. Scribe a pêtré tant de petits deux délicats, croissillants et parfumés, s'élève cette fabrique de galettes d'une réputation européenne. Qui n'a pas goûte de la galette du Gymnase, n'a pas vécu; c'est à se manger les doigts. Toute galette pâlit à côté de celle-là; suppose une galette cent fois meilleure, les gourmets la déclareront détestable; la vogue y est, cela suffit; la vogue est comme l'amour, elle fait trouver excellentes les plus plates galettes.

On a souvent dit qu'on avait vu des rois épouser des héroïnes; je n'en ai pas la preuve, mais je suis bien tenté de croire que des rois ont été de la galette du Gymnase; j'ai vu, de mes propres yeux vu, un prince héritier d'Allemagne qui en achetait un soir pour ses deux sous à M. le due de Brunswick!

H y a des gens qui viennent de la barrière de l'Etoile et de la barrière du Trône pour manger; que de fois le gamin de Paris, la griseuse, le clerc d'hussar, la marchande de modes, le commis marchand, se sont détournés de leur route pour arriver à cette adorable galette par un long circuit.

Voyez ou deux sous de galette peuvent vous mener! L'inventeur de cette merveilleuse galette est devenu un riche propriétaire; il possède trois ou quatre maisons à Paris et un château en Normandie; il est électeur, éligible, et quelque arrondissement de bonne pâte en fera tout ou tard son représentant.

Cette richesse commence à éclater sur le boulevard Bonne-Nouvelle même. Tout à côté de l'humide échoppe où il a fait fortune en débitant sa denrée soit à son, notre homme vient d'ouvrir une élégante boutique de pâtisserie. Que dis-je, une boutique? c'est un vrai boudoir éclatant de lumière, mignon, coquet, paré; on le regarde, on s'extasie, mais personne n'y entre; la pâtisserie y séche sur place. Heureusement que le marchand de galette, plus avisé que tant de parvenus d'encrelos, n'a pas tué si poulie aux œufs d'or; son échoppe

à galette est toujours là, et tout le monde y court. Que voilà vous dire de lèum, ô pâtiassiers!

— La famille Félix est une mine à tirades; elle a produit mademoiselle Rachel, et, après un tel trésor, on aurait pu la croire épuisée; mais point du tout; on y déroule tous les jours, à ce qu'il paraît, quelques filous mattendus qui promettent d'autres richesses. Ici, mademoiselle Sarah, sous pinup; là, mademoiselle Rebecca, sœur cadette; plus loin, M. Raphaël, frère imberbe, sans compter les Eliacin, les Joas et les Jérômeboam qui sont peut-être encore au berceau.



(Matelot du yacht Victoria à l'Albert.)

La police n'est, heureusement, pas aussi facile à endormir. Nous verrons bientôt une partie de ces endormeurs devant la justice, aux prises avec M. le procureur du roi.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper: la race des endor-



(Lord Aberdeen.)

Mademoiselle Sarah annonce une cantatrice; M. Raphaël sera un dou Rodriane, et mademoiselle Rebecca une Cléménie. Laissez pousser toute cette Jésie, et dans deux ou trois ans, mademoiselle Rachel, assé nblant sa tribu, lui don-

nera le Théâtre-Français pour empire, et pour arche sainte le trou du souffleur.

— Nous avons fait dernièrement au *Don Pasquale* de Donizetti un cadeau que nous sommes très-heureux de lui rendre; le bruit que ce charmant ouvrage avait été froidement accueilli à Vienne, nous était arrivé je ne sais de quel coin de l'horizon, et nous avions annoncé le fait ingénument. Entre nous, loin d'en vouloir à *Don Pasquale*, c'était aux Allemands de Vienne, qui n'avaient pas eu le goût de l'applaudir, que nous en voulions; nouvelle erreur! Vienne ne méritait pas cette rancune; Vienne s'était conduite pour *Don Pasquale* en ville musicale qu'elle est, et *Don Pasquale* l'avait ravi; peut-être même, à l'heure où je vous parle, habell encore des mains en l'honneur de ce spirituel ouvrage.

La France, il est vrai, avait donné le signal l'hiver dernier; et, depuis, *Don Pasquale* a fait son tour de France escorté de bravos.

Bon augure pour le *Don Sébastien* que l'Opéra nous prépare à grands frais, et pour la *Maria di Rohan* qui charmera bientôt les dilettanti de notre Théâtre-Italien. Pour le coup, Vienne a eu la primeur du succès; Vienne, en saluant dernièrement *Maria* avec enthousiasme, a regagné l'avance que nous avions prise pour *Don Pasquale*: Paris et Vienne sont maintenant manchette à manche. Voyons! à qui gagnera la bataille?

— Revenons cependant à la reine Victoria: puisque Paris ne saura en parler de *cis*, c'est-à-dire après l'avoir vue de sa propre personne, il faut bien que quelqu'un y supplie et fournit au moins l'image, si l'original fait défaut. Ce quelqu'un-là, qui se charge aussi de procurer aux amateurs le profil des Majestés absentes, ce complices d'aguerre-type sera *l'Illustration*. Et ce n'est pas une vaute promesse que je fais: aussitôt promis, aussitôt exécuté. Voici, en effet, le portrait de Sa gracieuse Majesté britannique, que *l'Illustration* a l'honneur de le présenter, cher lecteur. Examinez,

prends-en tout à ton aise, et tu seras presque aussi avancé que si tu avais entrepris le voyage d'Eau et bivouqué au Tréport.

Le mot roi ou reine est un mot qui séduit les imaginations. Qui dit roi, pour beaucoup d'honnêtes gens, parle d'un être surnaturel, doté de la force d'Hercule, et du sourcil de Jupiter; une reine, de son côté, n'est pas moins à moins d'avoir le profil de Junon et la stature de mademoiselle Georges. Les rois et les reines de théâtre en sont cause.

Mais, en réalité, rois et reines se rapprochent singulièrement des simples mortels, et ils ont raison. On peut s'en convaincre de jour en jour davantage, maintenant qu'on les touche de si près.

La reine Victoria en donne une nouvelle preuve. Voyez ses traits! Malgré la triple couronne qui ceint son front, est-ce une Junon terrible? Non pas, vraiment, mais une aimable personne au visage enjoué et doux, ce qu'on appellerait



La reine Victoria.)



(Le prince Albert.)

ici une adorable petite femme. A quoi bon autre chose?

A côté de Victoria nous vous offrons le prince Albert; la fonction du prince consistant spécialement à être le mari de la reine, Dieu nous garde de les séparer! — Le prince appartient à l'espèce des beaux hommes : il est grand, élancé, résolu, et possède toutes les qualités de son emploi. Le prince Albert sort de la famille des Saxe-Cobourg, qui peuple, depuis quelque temps, la plupart des trônes de l'Europe.

Après la reine et le mari de la reine, quoi de plus juste et de plus nécessaire que de montrer le ministre? Or, entre toutes les excellences qui composent le conseil de S. M. la reine des trois royaumes unis, lord Aberdeen était naturellement désigné par ses fonctions pour l'accompagner au château d'Eau; pour un voyage à l'étranger, rien ne vaut, ce me semble, un ministre des affaires étrangères.

Ce n'est pas la première fois que lord Aberdeen tient le portefeuille des relations extérieures, comme on disait du temps de Napoléon; il a en deux fois été honneur. En outre, milord a été ministre des colonies, sous la présidence de Wellington.

Si noblesse n'est pas des plus anciennes : il n'est que le quarzième comte de sa race; quant à ses titres, lord Aberdeen en a plus d'un : conseiller privé, membre de la Société Royale, président de la Société des Antiquaires, chevalier du Chardon, etc., etc.

Il n'a pas le mariage, puisqu'il a été marié deux fois; la première fois avec la fille du marquis d'Abercon, la seconde fois avec la fille de l'honorable J. Douglas.

En physique, lord Aberdeen est de moyenne taille, sans grâce et peu recherché dans sa parure; on en lerait très-difficilement un lion. Son vêtement est toujours trop large et mal coupé; mais en revanche il est rarement neut.

Lord milord tient habituellement ses mains croisées derrière le dos, il ne se donne pas pour Napoléon. A tout prendre, c'est un homme calme, prudent, patient, discret, laborieux, qui parle bas et se dandine sur ses talons; en France on dirait de lui : Cet homme-là entend les affaires.

Je finis en vous priant de jeter les yeux sur un simple matelot fait à l'image des matelots employés sur le yacht de la

reine; peut-être est-ce le héros de l'aventure nautique que j'ai en l'honneur de vous raconter là-haut; ici, du moins, notre homme est d'une tenue convenable, et le gendarme n'a point à intervenir.

Ici deux petits dessins représentant : l'un le débarquement de la reine, l'autre son passage du yacht dans le navire français.

Mais ce n'est là, à lecture! mon ami, qu'une dragée pour te faire prendre patience : *l'Illustration* te réserve d'autres dessins pour la semaine prochaine. Au revoir!





## Romanciers contemporains.

CHARLES DICKENS.



C'est en quelque sorte un devoir que de mettre en honneur le nom, que de répandre les œuvres d'un romancier dont les ouvrages laissent le lecteur plus sympathique, plus heureux, meilleur enfin à la dernière page qu'il ne l'était à l'ouverture du livre. C'est là le premier, le plus bel éloge du à Charles Dickens. En quelque obscur séjour qu'il aperçoive un homme, quel que soit le caractère qui le défigurent, il sait dénicher en lui ce qui s'y trouve encore de l'empreinte divine, pour le faire élater à nos yeux. Des grâces vraiment naïves et ignorées se déclinent sur son regard observateur sous l'enveloppe de la laideur même ; le battlement de cœur du Samaritain vibre dans sa poitrine, et c'est pourquoi il nous intéresse à chaque instant, et partout nous fait voir et aimer notre prochain, notre frère.

Dickens n'est pas au nombre de ces flatteurs que l'aurore de la souveraineté du peuple a fait si rapidement éclater, et qui, traitant les masses comme les courtisans du temps jadis traitaient les monarques, lont le foulé, afin de l'égarer, et, s'ils n'en peuvent tirer pied ou aile, cherchent du moins à s'en faire une échelle. Ainsi sincère et compatissant du pauvre et du délaissé, il plaint ses vices, stimule ses vertus, qu'il admire et qu'il peut avec une tendre complaisance. Son œil attendri plonge dans tous les réceptacles de la misère, et les bâillons ne lui sauraient cacher la noblesse native, l'énergie, la pureté, le dévouement, la charité, qui, tels que des métaux précieux, d'inestimables pierrelles, restent souvent enfouis dans l'ombre. C'est plaisir de le voir familiariser la mine, enlever le diamant et l'enchaîner dans son style à facettes brillantes, qui reflètent tant de nuances, qui concentrent et renvoient tant d'errantes lueurs. Dickens tient une haute place dans cette élite de hardis prosateurs qui ont su découvrir la poésie domestique assise au coin du foyer obscur, comme la Gendrillon du conte; mais il n'emprunte point les baguettes des fées pour la revêtir d'habits magnifiques et la douter d'un éclat étranger ; il la drape dans sa soubriété de tous les jours, et vous rend amoureux de sa grâce modeste, de son charme ingénue.

Jamais palais somptueux ne me pourrait plaire autant que les humbles demeures que Dickens nous fait voir à l'aide de son bienveillant microscope. Il me convient, entre autres, de la pauvre maison d'un blau hussissez ; demeure qui n'avait pour parure que l'ordre, le travail, la bonne humeur, et qu'il fait apparaître toute rayonnante de l'amour et du dévouement quotidien d'une mère, tout échanfée de la tendresse d'un fils, parée des grâces de l'enfance, ressonante de ses rires joyeux et égayé encore par les gentillesse bonté et les grâces bontes du bambin, qui berce un frère nouveau-né. Il me semble, en vérité, voir dans Dickens le Homme du foyer domestique, guidé par Wordsworth et Crabbe, dans les cabanes éparpillées, au chevet du pauvre, et jusque dans l'asile, poétique encore, de l'idiot et du fou.

Les premiers essais de Dickens furent des scènes détachées lancées dans un journal mensuel. Elles annonçaient un esprit satirique et mordant, habile à saisir le vêtement, sollicitant le rire par des traits moqueurs fortement accentués; mais le

ceur sympathique et tendre du romancier se fit jour bientôt dans les créations badiques de sa verve moqueuse. Voiez, entre autres, Pickwick. D'abord Dickens s'amuse, impitoyable railleur, de la solennelle vanité du personnage, de ses prétentions de touriste, de ses tablettes, de ses futilles observations, de la misérerie de ses amis; mais à mesure que ce type de l'importance puerile du bourgeois *clubiste* de Londres acquiert son plume de l'individualité, à mesure qu'il vit avec lui, il se prend à l'aimer. A force de travailler sa statut la vie, il aime. Il en est de même de Dickens : il découvre les qualités de Pickwick. Cette vanité ne couvre-t-elle pas de la bonté et du cœur? Cet entêtement n'est-il pas fondé sur la droiture? Cette puerilité même n'a-t-elle pas son charme enfantin? Car, si le vieillard se rapproche de l'enfance par la faiblesse, il emprunte parfois quelques-unes de ses touchantes grâces. Dickens le sait, il le sent, et voilà que les scènes détachées deviennent une histoire, et jougcent au plaisir de la caricature l'intérêt de la vie du roman.

A mes yeux, en mouvement, ce procédé du talent de Dickens se retrouve plus ou moins dans tout ce qu'il a fait. C'est constamment son cœur qui s'empare de ce qu'avaient préparé son esprit et son imagination. De là naît sans doute cette alternative de rires et de pleurs qui tient l'âme de son lecteur en balance. Et tandis qu'on éprouve un vif plaisir à le lire, rien ne vous pousse à chercher avec anxiété un dénouement, une catastrophe. Ses ouvrages (est-ce un défaut?) n'ont pas les conditions exigées par l'ancienne poétique, qui vont que tout tend à un même but, et que toutes les parties d'une œuvre se coordonnent pour y arriver. Dickens ne construit pas une pyramide dont toutes les pierres, faites l'une pour l'autre, ont leur place marquée, et, par les quatre cotés, conduisent au faîte. Il sculpte des statues animées que l'œil aime à considérer sous toutes leurs faces, sans qu'une partie force nécessairement à un désirer une autre. Mais pourquoi la poésie, la littérature, l'art, n'aurait-ils pas des formes et des procédés aussi variés que la nature qu'ils sont appelés à reproduire?

Il nous serait, du reste, impossible de reprocher à l'auteur anglais une disposition de talent qui nous permet d'isoler quelques parties de son dernier ouvrage sans en diminuer l'intérêt. Qui qu'en puisse dire les critiques, le meilleur moyen de connaître un auteur, c'est de le lire. Nous suivrons donc l'orgueilieux et égoïste Martin et le bienveillant Mark dans leur voyage au Nouveau-Monde, curieux de voir avec Dickens les mœurs d'une terre nouvelle, et l'Amérique juicée par un Anglais doué d'une si perçante et si fine observation.

## TRAVERSÉE

DE MARTIN ET DE SON SERVITEUR  
MARK TAPLEY.

SUR LE VAISSEAU DE TRANSPORT LE SCREW.

Le nuit était lugubre, obscure ; c'était l'heure où chacun s'enferme plus profondément dans son lit, où le cercle attardé se resserre autour du foyer, où plus froide même que la clarté, la misère grelotte au coin des rues ; les cloches vibrèrent encore du redoutable son d'une heure qui venait de frapper leurs battants ; la terre, revêtue d'un linceul noir, portait le déni du jour écoulé, et, plumes gigantesques de la pompe funèbre, de nombreux groupes d'arbres agitaient tristement leurs cimes. Tout était repos, silence. Seuls, les images traversaient l'air devant la lune vidée, et le vent, rampant à leur suite, s'arrêta pour écouter, repartait avec un léger bruit, s'arrêtait pour nouveau et repartait encore, comme l'indien qui poursuit une piste.

Vents, images, où fuyez-vous si vite? Semblables aux esprits mal, les éléments volent-ils à quelque effrayant rendez-vous? Dans quelques régions sauvages tue-moi-ils conseil? Un peu de lieux se livrent-ils à leurs terribles jeux?

Lei, affranchis de cette prison qu'on appelle terre, ils se ruent sur l'espace immense des eaux. C'est là qu'ils zigzaguent, crient, hurlent, tempeste toute la longue nuit. Là, les cavernes qui bordent les flans de cette île lointaine, si paisiblement endormies au sein des flots ennuies, lancent sans voix rebelle, avançant desques accourent, du fond des déserts incoumbs, les soughes dévastatrices. Là, dans l'enfermement d'une licence effrénée, ils s'ébattent, luttent, guerroyent, jusqu'à ce que la mer, émuë à leur appel, bondisse plus furieuse qu'eux tous, et que l'air et l'eau se confondent en une tourbillonnante rage.

En avant! en avant! sur l'espace sans bornes où roulettent les pesantes vagues. La sout des monts, la des vallées; mais non, un devient l'autre, et bientôt tout n'est plus qu'en bouillonnant amas d'ondes fugitives. L'hisse et fute, et retour emporté de la vague sur la vague, lutte sauvage, terminée par de réquintissantes écumes qui blanchissent la noire nuit. Formes, places, couleurs, tout messassamme varie: rien de stable, éternel combat. En avant! en avant!... Les flots coulent obscurcissant la nuit, les vents hurlent avec plus de furie, et les voix de l'abîme s'élèvent plus terribles, quand ce cri sauvage : « Un vaisseau! » vient dominer la tempête.

La nef s'avance, rapide; ses hauts masts ont vibré, ses flammes

tressaillent à l'unisson. Elle s'avance, tantôt montée sur les flots recourbés, tantôt plongeant dans les profondeurs de la mer, comme pour se soustraire un instant à sa rage, et chaque mouvement des eaux, chaque sifflement des vents, d'une voix plus tonnante encore, a crié : « Un vaisseau! »

Il marche; il lutte. Pour voir sa course audacieuse, les vagues dressent l'une par-dessus l'autre leurs têtes blanchissantes. Aussi loin que l'œil du matelot perce l'ombre, il les voit accourir, se ruant, se poussant l'une l'autre dans leur formidable curiosité. Elles se dressent, mugissent, retombent, et la nef avance toujours. La nuit a contemplé ces houles grossissantes, l'aurore les retrouve assaillant le vaisseau. N'importe, il marche encore, il marche toujours. En avant! il chevauche avec ses douteuses lueurs, avec la caravane de passagers endormis dans ses flancs. Ils dorment comme s'ils n'avaient rien à craindre des éléments acharnés à leur perte, comme si l'abîme, tombe sans fond de tant de braves marins, ne se pouvait rouvrir!

Un nombre de ces voyageurs endormis se trouvaient Martin et son humble serviteur, Mark Tapley. Berçés, par ce roulis inaccoutumé, dans un sommeil lâchage, ils demeuraient tous deux aussi insensibles à l'atmosphère fétide du dedans qu'un facas assourdissant du dehors. Il faisait grand jour quand Mark s'éveilla enfin, révant à demi qu'il s'était assoupi la veille dans un lit à baldacquin, lequel, par une soudaine culbute, s'était retourné la nuit sans dessous dessous. Et, admirant l'infaillibilité des songes! les premiers objets qui frappaient les yeux à demi ouverts de Mark Tapley, ce furent ses propres talons qui, d'une élévation presque perpendiculaire, le tissaient, comme il le remarqua plus tard, tout à fait de haut en bas.

« Bon! dit Mark, lorsqu, luttant avec des chances diverses contre le tangage du vaisseau, il fut parvenu à reprendre son aplomb; c'est pourtant la première fois que j'aurai passé toute la nuit sans debout sur ma tête!

— Vous n'avez qu'à ne pas vous coucher la tête sous le vent, en regard des amures (1), grogne-t-il un homme du fond de sa cabine (2).

— En regard de quoi? a demandé Mark.

Le homme répeta son observation.

— Soit, je m'en garderai bien, quand je saurai sur quelle partie de la carte se trouvent ces contrées, reprit Mark. En attendant, vous ne risquez rien d'accepter aussi mon petit bout d'avis, et si vous voulez m'en croire, ni vous, ni aucun autre ami des miens, jouissant d'une tête sur ses deux épaulades, n'ira s'exposer désormais à dormir dans un vaisseau.

L'homme approuva avec un sourd grognement, et se retourna en ramenant la couverture sur sa tête.

— Car, poursuit à demi-voisin Mark Tapley en manière de monologue, de toutes les choses stupides, la plus absurde, à mon gré, c'est la mort. Jamais elle ne sait que faire et que devenir; comme elle n'a pas d'emploi qui vaille, elle passe son temps à se tourmenter en vraie fourrue; elle ne sait pas plus se tenir tranquille que les ours du pôle, qui, dans une menagerie, ne font que secouer leur crinière blanche de gr. de là; ce qui ne vient, voyez-vous, que d'une étrange stupidité!

— Est-ce vous, Mark? demanda une voix faible du fond d'une autre cabine.

— C'est du moins tout ce qui reste de moi, monsieur, après une quinzaine de cette rude besogne, répondit Mark Tapley. Ajoutez que depuis que je suis à bord, je passe les trois quarts de mon temps la tête en bas, les jambes en haut, accroisé, à la façon des mouches, à tout ce qui se rencontre. Avec cela, monsieur, que je ne fais presque plus rien entrer dans ma carcasse, et que tout en sort par toutes sortes de chemirs. Certes, il ne reste pas assez du pauvre Mark pour que je puisse jurer de par lui! Mais, vous-même, monsieur, comment vous sentez-vous ce matin?

— Très-mérisable, répondit Martin avec un gemissement humeuriste. Ouf! la pitoyable vie!

— Oui-dà! cela commence à compter, murmura Mark, appuyant sa main sur sa tête endolorie et regardant tout autour avec une bizarre grimace. Il y a plaisir ci à présent, et l'on peut au moins se savoir gré de s'y maintenir caillard. La vertu est sa propre récompense; la joyeuse humeur idem. \*

Mark avait raison. Assurément, quiconque pouvait conserver sa bonne humeur dans le logement d'avant du noble et rapide vaisseau le *Screw*, n'en était redévable qu'à ses propres ressources, et avait dû s'approvisionner de gaieté comme de vivres, sans la plus légère assistance des propriétaires du navire. Une cabine sombre, basse, étouffée, entourée de couchettes qui regorgent d'hommes, de femmes, d'enfants, on proie à tous les degrés de misère ou de maladie, n'est guère un lieu de joyeuse réunion. Mais lorsque la foule est entassée, comme il arrive dans l'avant du *S. screw*, à chaque traversée de l'Ancien-Monde au Nouveau, lorsque, couchettes et matelas s'annoncent sur le plancher, dans le plus complet oubli de tout bien-être, de toute propriété, de toute décence, le séjour d'un pareil autre n'est plus seulement un obstacle à toute joie, à toute émulation, c'est encore un courroux mal à l'egoïsme et à la mauvaise humeur. Mark le sentait, tandis qu'il assis sur son siège, il prononçait ses regards autour de lui, et ses esprits s'exploreraient à proportion.

Il y avait là des Anglais, des Irlandais, des Irlandais, des Ecossais, tous munis de leur petite provision de mauvais vivres et de marchandises effiles, la plupart avec toute une multitudes d'enfants; il s'en trouvait là de tout âge, depuis le nouvignon à la manuelle jusqu'à la fille deguignarde presque aussi grande que sa mère; toutes les variétés de maux qui engendrent la misère, la maladie, l'ex., les chagrins et une longue traversée par un gros temps, pullulent dans

(1) *Amures*, cordages qui tiennent la voile et la rattachent du côté d'où vient le vent.

(2) *Cabines*, ces petites cases l'une au-dessus de l'autre tout autour d'une cabine, et qui servent de lit aux matelots et aux passagers de seconde classe.

l'étroit espace. Et pourtant cette arche fétide renfermait moins de lamentations et de plaintes, et beaucoup plus d'assistance mutuelle et de bienveillance que nombre de bals de bal.

L'œil attendri du Mark parcourut la noire enceinte, et sa figure éclaircie rayonna. Ici, une bonne vieille grand'mère chantonnait sur l'enfant malade qu'elle dandinait et berçait entre des bras à peine moins déclarées que les membres ratatinés du jeune innocent. Là, une pauvre femme lavait les langes d'un tout petit nourrisson, tandis qu'elle en apaisait un autre échappé du lit étroit pour venir ramper autour d'elle sur le carreau, et qu'elle retenait en son giron un troisième marmon. Plus loin, c'étaient des vieillards gauchement occupés à remplir un millier de petits offices domestiques, dans lesquels ils eussent paru ridicules, si la tendresse et la bonté pouvaient l'être jamais. Ailleurs, des gaillardas hasanés, espèces de robustes géants, s'escrivaient à rendre d'affectionnées et tendres services, tels qu'on n'aurait pu les espérer à peine des plus frêles, des plus délicates organisations. L'idiot même, assis tout le long du jour à marmotter dans son coin, éveillé à l'imitation par tout ce qui se passait autour de lui, s'essayait à faire cligner ses doigts pour amuser un petit pleureur.

« A mon tour, » dit Mark, hochant la tête, à une femme qui habillait ses trois enfants dans le voisinage. En parlant, il étendait gracieusement les deux coins de sa bouche d'une oreille à l'autre. « Allons ! passez-moi vite une de mes jeunes pratiques.

— Si l'on vous plaît songer à mon déjeuner, Mark, au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ? » dit Martin avec impatience.

« Juste ! reprit Mark ; elle va le faire. Voilà la vraie division du travail, monsieur : je débarbouille sa marmaille pendant qu'elle prépare notre thé. Jamais je n'ai su faire du thé potable, moi, et tout le monde sait laver le nez à un marmon. »

La femme, faible et malade, se tut, et à juste titre, toute la bonté de Mark, dont le large manteau l'envolvait, elle et sa couvée, toutes les nuits, tandis qu'il se contournait pour lui-même d'une planche nue et d'une tente couverte. Quant à Martin, qui se levait rarement et s'inquiétait peu de ce qui se passait autour de lui, poussé à bout par l'extraordinaire sympathie de son domestique, il exhalait son humeur en un juron inarticulé.

« C'est cela même, » dit Mark continuant de brosser les cheveux de l'enfant qu'il avait sous la main avec tout le sang-froid d'un perroquier de profession.

« Comment ? de quoi parlez-vous ? demanda Martin.

— De ce que vous dites, monsieur, répliqua Mark. Assurément il y a de quoi jurer quand on y songe, et je sens tout juste comme vous, monsieur : c'est bien sûr pour elle.

— Dur ! quoi ?

— Eh ! oui, de faire ce voyage toute seule, avec ces petits embarras d'enfants que voilà ! S'en aller si loin par des temps pareils et pour rejoindre son mari... Allons donc, monsieur l'Éveillé, ajouta Mark Tapley s'adressant au second enfant dont il tenait la tête au-dessus d'une cuvette ; si vous ne voulez pas que le savon vous fasse cuire les yeux à vous rendre fou, avez la bonté de les fermer bien vite !

— Elle va rejoindre son mari ? répéta Martin en bâillant ; et où ?

— C'est ce que j'ai peur qu'elle ne sache pas bien elle-même, répondit Mark en haissant la voix. Pourvu qu'elle ne me manque pas d'encore ! car elle a envoyé sa dernière lettre par une occasion, et il ne paraît pas qu'après ce qu'ils furent convenus de rien : de sorte que si, en débarquant, elle ne le voit pas, comme dans l'image du *Chansonnier des Dames, faisant flotter sur la rive son mouchoir, signal du bonheur*, elle est capable de tomber roide morte.

— Comment ! De par tout ce qu'il y a de fous au monde ! cette femme a-t-elle bien pu s'embarquer ainsi à tout hasard, comme une vraie oie sauvage ? » s'écria Martin.

Mark Tapley jeta un coup d'œil à son maître, étendu tout de son long dans sa cabane, et reprit tranquillement :

« Ah ! oui, au fait. Comment a-t-elle pu... Je ne devine pas. Il y avait deux ans qu'il l'avait quittée, depuis lors, toujours seule et pauvre en son pays, elle ne revint qu'au moment où elle le rejoindrait. C'est étrange qu'elle se soit décidée à s'embarquer ! — Bizarre tout à fait. Peut-être est-elle quelque peu timbre. — Impossible de l'expliquer autrement. »

Mark s'était hissé trop haut pour le mal de mer pour respirer davantage, et même pour prêter la moindre attention au sentiment qui avait dicté ces paroles ; et la femme, objet de leur conversation, apportant le thé, empêcha Mark de poursuivre. Le déjeuner fini, ce dernier ayant accompagné le lit de son maître, alla sur le pont laver le service de table, qui consistait en deux petites demi-pièces de fer-blanc et un pot à barbe de même métal.

Pour rendre justice à Mark Tapley, il souffrait du mal de mer au moins autant qu'à homme, femme ou enfant à bord, et avait de plus une propension toute particulière à se heurter et à perdre l'équilibre à chaque embardée (1) du vaste-bateau ; mais, résolu, selon son dictum ordinaire, à se montrer fort en dépit des circonstances, il était l'âme et la vie de la chambrière d'avant, et ne se gênait en nulle sorte pour s'interrompre au milieu de la conversation la plus enjouée, aller se trouver mal à son aise, et revenir reprendre un joyeux propos juste où il l'avait laissé, aussi alegre, aussi en train que si c'était le cours ordinaire des choses.

A mesure que Mark se faisait au mal des mers, on ne peut dire que sa grâce et son bon naturel se montrassen avec plus d'avantage ; la chose eut été difficile ; mais l'activité de son service auprès des plus frêles individus de la troupe y gagnait prodigieusement. Mark Tapley, à toute heure, en tout temps, pour toute affaire et tout plaisir, était mis en réquisition. Un rayon de soleil venait-il à briller sur le ciel obscur, Mark

(1) *Embarcée*, secousse donnée aux navires à chaque mouvement qu'on imprime au gouvernail.

dégringolait au plus vite dans la cabine, et reparaisait traînant, conduisant ou portant quelquefois une femme, une demi-douzaine d'enfants, parfois un homme, un lit, un matelas, un poêlon, un panier, n'importe, tout ce qui, animé ou inanimé, lui paraissait devoir se trinier bien du grand air. Si une heure ou deux du beau temps venaient tenir, au milieu du pont, ceux qui, autrement, ne montaient que peu ou point sur le pont, et les décidaient à grimper dans la chaloupe où à s'établir sur les espars de reclame, afin de s'essayer à retrouver quelque appétit, Mark Tapley, au milieu du cercle, faisait circuler les tranches de beuf salé, le biscuit, les petits vêtres de *grop*. C'était lui qui comptait par petits morceaux, avec son conteau de poche, la provenance des marmots ; lui qui réglait l'assemblée de nouvelles surannées, lues haut dans quelque venerable gazette ; ou bien encore, entouré d'un groupe choisi, il chantait à tue-tête une bonne vieille chanson. C'était Mark qui, pour ceux qui ne savaient pas écrire, traçait des commentaires de lettres adressées aux chers amis laissés au pays ; lui qui faisait assaut de quolibets et le bons mots avec les gens de l'équipage ; lui qui, venant de risquer d'être enlevé par un coup de mer, ou sortant tout ruisselant d'une pluie d'écume sale, tendait à tous une main secourable, et toujours faisait une chose ou l'autre pour l'utilité communale. A la nuit, quand le feu du cuistrier brillait sur le pont, et que de pétillantes étoiles voltigeaient à travers les agrès et les nubes de voiles, menaçaient le vaisseau du feu, au cas où l'air et l'eau n'essaient pas suffi à sa destruction, la encore on retrouvait Mark Tapley, habillé bas, manches retroussées, plongé dans toutes sortes de travaux éculaires, composant les plus prodigieuses saines, les plus fantastiques ragots, reconnu pour autorité légitime par tous, aidant chacun à faire à ou terminer quelque ouuvre que personne n'eût rêvé d'entreprendre sans son aide universelle ; bref, jamais on ne vit popularité semblable à celle que Mark avait su acquérir sur le noble et excellent voilier, le *Screwe*. L'admiration générale finit même par monter à un point tel, qu'en son intérieur le pauvre Mark commença à s'inquiéter et à douter qu'un homme pût, avec quelque raison, tier-vauté de se maintenir en belle et joyeuse humeur, avec de pareils encouragements.

« S'il en va ainsi jusqu'au bout, dit Mark Tapley, sa pensée le reportant vers une des plus heureuses situations de sa vie, je ne vois pas grande différence entre l'amberge du *Dragon* et la cabine du *Screwe*. Jamais, à ce compte, je n'aurai le moindre mérite à conserver ma bonne humeur ; c'est un sort, qu'il faille que tout me vienne constamment à souhait !

— Ah ! ça, Mark, demanda impatiemment Martin à son domestique, qui ruminait ainsi auprès de sa cabane, en avions-nous encore pour longtemps ?

— Encore une semaine, et nous serons au port, à ce qu'on dit ; le vaisseau marche aussi bien maintenant qu'un vaisseau peut marcher, ce qui n'est pas trop dire.

— Non, certes, et j'en réponds, s'ompta Martin avec amertume.

— Je vous assure que si vous alliez faire un tour là-haut, vous ne vous en trouveriez pas plus mal, monsieur, au contraire.

— Oui ! aller passer en revue devant ces messieurs et dames qui se promènent sur le gaillard d'arrière, » reprit Martin, appuyant emphatiquement sur chaque mot ; « pour qu'ils me voient mêlé à toute la tourbe de mendians arrivés dans cet ignoble trou ! oui, je m'en trouverais mieux, en vérité !

— Je ne puis connaître par moi-même la façon de sentir d'un homme comme il faut, reprit Mark honteusement ; mais pourtant, monsieur, il me semble qu'il n'y a pas de gentilhomme qui ne se trouvât beaucoup mieux à l'air frais là-haut qu'ici dedans ; et quant aux messieurs et dames de l'arrière, ils n'en savent pas plus sur votre compte que vous n'en savez sur le leur, et s'en inquiètent à l'avant. C'est là ce qui me semblerait.

— Et je vous dis, moi, qu'il vous semblerait et qu'il vous semble fort mal, répliqua Martin.

— Très-probable, monsieur, répondit Mark avec son infaillible bonne humeur. C'est ce qui m'arrive souvent.

— Croyez-vous, s'il vous plaît, poursuivit Martin se soulevant appuyé sur son canne, croyez-vous que je trouve grand plaisir à demeurer couché ici ?

— Il faudrait être archifou pour se le figurer, répondit Mark Tapley.

— A qui donc en avez-vous alors ? pourquoi m'aiguillonnez-vous, me perséverez sans cesse, afin que je me fâche ? demanda Martin. Je reste couché ici, parce que je ne veux pas courir risque d'être reconnu dans de meilleurs jours par quelqu'un de ces orgueilleux richards pour un misérable passager de seconde classe. Je reste couché ici, parce que je veux cacher ma position et moi-même, et ne pas arriver dans le Nouveau-Monde déjà flétris et stigmatisés du nom de pauvre. Si j'avais pu payer mon passage dans la première classe, j'aurais levé la tête avec les autres ; je ne le puis pas, je la cache. Commenez-vous à comprendre, maintenant ?

— J'en suis désolé, monsieur, dit Mark ; je n'imaginais pas que vous prissiez la chose si fort à cœur.

— Je le crois parti-bien que vous ne l'imaginez pas, reprit son maître. Qui en sauriez-vous, si je ne vous le disais ? Il ne vous en coûte rien, à vous, Mark. Aller, venir, mener joyeuse vie, vous est chose aussi naturelle qu'il l'est pour moi d'en différemment. Vous ne presumez pas, sans doute, qu'il y ait à bord une créature vivante qui souffre ce que j'ai à souffrir, moi, dans ce vaste-bateau ; dites un peu ? » Et Martin, se soulevant droit sur son siège, attaqua sur Mark Tapley un regard fixe et profond.

Le visage de Mark se contracta en toutes sortes de grimaces ; il pencha sa tête de côté, absorbé en apparence dans l'insoluble problème. Ce fut son maître enfin qui le tira d'affaire en se rejetant sur le dos, retenant son livre et disant : « A quoi bon vous faire une question pareille, quand tout ce que je viens de dire prouve que vous n'êtes pas de taille

à la comprendre ? — Apprêtez-moi un verre d'eau et d'eau-de-vie, — très-faible et froid : — donnez aussi un biscuit, et dites à votre amie, qui est notre voisine de plus près que je ne vousdrais, qu'elle ait à tenir ses enfants, si c'est possible, moins bruyants que la nuit dernière. Dépêchez, et vous serez un bon diable. »

Mark obéit avec la dernière promptitude ; et tandis qu'il exécutait avec zèle les ordres de son maître, ses esprits abattus se ranieroient. Plus d'une fois il murmura tout bas que décidément il y avait plus de mérite à conserver sa gaîté à bord du *Screwe* qu'il ne l'avait supposé. Et, ce qui n'était pas une mince satisfaction, il était sûr de retrouver à terre la pierre de touche de sa bonne humeur pour ne plus s'en séparer partout où son destin l'allowait condigne. Néanmoins, il ne jugea pas son propos d'expliquer à qui ou à quoi ces consolantes pensées faisaient allusion.

Maintenant l'agitation était devenue générale à bord ; les prédictions sur le jour précis, l'heure même où l'on atteindrait New-York, circulaient parmi les passagers ; la foule se portait sur le pont ; un oeil curieux était embusqué à chaque ouverture des dunes du navire, et la manie de faire des paquets le tatin pour les défaire le soir gagnaient comme une épidémie. C'eusse avantage des missives à remettre, des amis à embrasser ; ceux qui avaient où ils allaient et ce qu'ils comprenaient faire, ne taillaient pas sur leurs projets et sur leurs plans. Du reste, comme cette classe de passagers était de beaucoup la moins nombreuse, et que ceux qui n'avait point de but fixe étaient en majorité, l'auditoire ne manquait point aux orateurs. Les voyageurs qui s'étaient mal portés durant toute la traversée commençaient à aller bien, et les bien portés s'allaient mieux.

Un éricain de la première chambre, jusqu'alors enserré dans ses fourrures et son chapeau ciré, apparut soudain coiffé d'un haut et brillant castor noir, et necessa plus d'inspecter la petite valise de cuir jaune qui contenait ses habits, son lange, ses brossettes, son nécessaire, ses livres, ses bretelles et autres bagatelles. On le vit aussi arpenter le pont, les mains profondément enfouies dans ses poches, les marines dilatées, huanant par avance l'air de la Liberté, mortel aux tyramis, et que jamais escrave n'a respiré (sauf dans des circonstances tout à fait insignifiantes). Un Anglais, vishementement soupçonné de s'être enfui d'une banque, emportant avec lui mises que la clé de la caisse, devenu élégant sur le beau sujet des droits de l'homme, fredonnant perpétuellement la *Marseillaise* bref, une même sensation faisait vibrer toutes les âmes ; le confinement américain était proche, si proche que, par une belle nuit étoilée, un pilote lui pris à bord. Peu d'heures après, le vaisseau jeta l'ancre, attendant l'arrivée du bateau à vapeur qui devait transporter les passagers à terre.

Quand il parut, le jour brillait à peine, et pendant une heure ou plus qu'il passa côté à côté avec le vaisseau (temps durant lequel le châtaigne et le machiniste excitèrent autant de curiosité que s'ils eussent été des anges bons ou mauvais), le bateau se chargea de tout ce qu'il y avait à bord de garnison vivante, y compris Mark, toujours en soin de protéger sa panse amie avec ses trois enfants, et Martin qui avait enfin repris son costume habituel, recouvert seulement, jusqu'à ce qu'il eût pour jamais quitté ses compagnons de voyage, un grand bâton, avec sa machine sur le pont et les avirons qui se mouvaient rapidement en remontant la magnifique baie de New-York, avait assez l'air d'un monstre antédiluvien ou de quelque insecte gigantesque vu à travers une loupe, et fuyant sur ses longues jambes. Bientôt des collines apparurent, puis des sites, enfin la ville longue et plate, avec ses maisons éparsees la rivière.

« La voilà donc ! » dit Mark Tapley debout à l'avant du bateau, voilà la terre de la Liberté ! à la bonne heure ; j'en suis charmé. Toute terre me sera bonne après tant d'eau ! »

## MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert ? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

QUE ABBETTE DE VIE.

UNE IMPRUDENCE.

LAND ils firent cette assemblée, on était au 15 juin 1530. Le plus grand nombre de ceux qui s'y étaient rendus oublièrent, après une nuit, les discours qu'ils avaient prononcés. Puis la nuit-même les ayant probablement mis en oubli ; mais ils avaient laissez bien d'autres traces dans la brillante imagination d'Alpinolo. A force de retourner dans son esprit les discours des conjurés, de les re-



prendre, de les interpréter, il leur donna un corps. Là où il n'y avait que des paroles, il imagina des faits; il changea les menaces en dessins arrêtés, en machinations de vagues espérances. Il obéissait ainsi à son impénétrable naturelle et à cette passion insensée qui tourmente ses parades, de se grader à leurs propres yeux lorsqu'ils sont enveloppés dans quelque périlleuse entreprise, lorsqu'ils se croient les dépositaires d'une conspiration mystérieuse qui peut, d'un moment à l'autre, amener la chute des tyrans : « Certes, disait-il en lui-même, Pusterla en a plus dû qu'il ne semblait dire. Un homme de cette valeur voudrait-il nourrir des espérances et en venir aux menaces, s'il ne se sentait solidement appuyé? On ne m'a pas tout découvert, et j'approche cette réserve. Quels sont mes titres pour entrer dans ces grands dessins qui tiennent suspendus les destins de la Lombardie? Mais qu'on me laisse agir, je saurai montrer ce que je veux, et je me rendrai digne de leur confiance, en gagnant un monde de profits et de plus sainte des causes. »

Dans le plus sentiments, il se réunit à ses amis les plus fidèles, à ceux qu'il connaissait hommes de cœur et d'énergie, et qui s'étaient montrés les plus ardents pour la liberté, affamés de changements, et avides d'en venir aux mains. Il échanilla leur zèle, s'efforça de les pénétrer du fanatisme de sa conviction, et leur donna à entendre que des images qui chargeaient le ciel la foudre allait bientôt sortir. Quelques-uns préfèrent à ces discours une oreille complaisante ; il y a toujours un grand nombre d'hommes, et ce nombre était alors plus grand que jamais, pour qui toute nouveauté, tout cataclysme, contenait un rêve de fortune et de honneur ; d'autres haussaient les épaules, en disant : « S'il y a des roses, elles fleuriront. » Il y en eut qui le traitèrent d'insensé ou de van-tard, comme s'il eût rêvé, ou qui l'eût voulu se donner de l'importance. Ces derniers étaient les plus dangereux. Fique de l'intrépidité ou de l'insolte, il s'emportait en de nouvelles fureurs pour qu'on ajoutât foi à sa parole. Dans la chaleur de la discussion, il faisait échapper les noms des Pusterla, des Aliprandri, du seigneur Gabea et de Barnabé, et de quelques autres personnes qui étaient entrées, ou qui, selon sa manière de raisonner, entraîneraient certainement dans la conjuration. Aussi son secret, secret d'une entreprise qui n'existaient que dans son imagination, devint le secret d'une foule de jeunes gens, langues indomptées, légères cervelles, qui le propagèrent parmi leurs amis. Passé de bouteille en bouteille, ce qui n'était que probable fut donné pour certain, et pour terminé ce qui était à peine entrepris, en même temps que chacun, par oubli, par vanité, ou par jactance, grossissait la nouvelle de quelque invention.

Il suffisait de jeter les yeux sur Alipolo pour deviner les agitations de son âme. On sait qu'il force de repêcher un mensonge, il n'est pas rare qu'on arrive à le prendre pour la vérité. En outre, si la conjuration était chimérique, Alipolo l'avait rendue réelle pour sa part. Il avait pétorié, il s'était concepté tout un jour avec ses amis; et, s'embrasant au feu de ses propres paroles, il n'était plus volontier épris et persuadé de la réalité de ses visions; il avait serré la main à



ses amis pour leur dire : « Nous nous reverrons, nous agurons, nous parlerons. » Avec quelques-uns d'entre eux, il avait juré haine aux Visconti et mort aux tyrans, sur le nom du Seigneur et sur sa part de paradis; il avait fourbi ses armes, et calculé combien il pouvait y en avoir chez ses amis, combien on pourrait en tirer des magasins d'armures, Galvano Fiamma, alors professeur de théologie aux Dominicains de saint Eustorgio, depuis chapeau et chapelet de Giovanni Visconti, nous apprend dans son histoire de Milan que cette ville comptait bien cent fabriques d'armes, sans parler des nombreux ateliers de fer, qui employaient dix mille ouvriers. On faisait, ajoute-t-il, des armures biseautées comme des miroirs, qu'on expédiait jusqu'en Tartarie et chez les

Sassarins. Pour faciliter la surveillance exercée par les syndics et les conseils, les divers arts étaient distribués dans des quartiers et des rues qui leur étaient propres; c'est ce qui indiquent les noms, aujourd'hui conservés, des rues des Orfèvres, des Marchands-d'Or, des Marchands-de-l'Utina. Toutes les boutiques des fabricants d'armes s'ouvrissaient alors dans les rues que nous appelons aujourd'hui des Armuriers, des Espadonniers, des Éperonnières.

Je ne saurais dire combien de fois Alipolo passait, on, plus justement, se promenait par ces rues, foulant de ses regards l'intérieur des boutiques, en comptant combien d'hommes elles pourraient armer. La cadence redoublée des marteaux, le cri strident des lames, la puissante respiration des forges, le tournoiement des meules d'émondage, le frémissement du fer rouge plongé dans l'eau ou dans l'huile, au milieu de ce bruit, le commandement des patrons, les sillets joyeux ou les chansons des ouvriers, tout ce vacarme était plus harmonieux à l'oreille d'Alipolo que les accords d'un orchestre habile à l'oreille d'une jeune fille de quinze ans, qui assiste à une première fête. A voir un dedans et un dehors des magasins, ou suspendus en désordre, ou disposés en trophées, ces rondaches, ces pertuisanes, ces dagues, ces eslores, ces épées, ces arbalétriers, espadons à deux mains, pioletts, cuirasses à lames, à mailles, à écailles, visières, morions, écus ronds, écharniers, de cuir, de frêne, de métal, un frisson de joie parcourt les membres du jeune homme; une émotion le saisit, pareille à celle de l'avare contemplant des tas de sequins sur la table d'un brelan, ou pour employer une comparaison plus innocente, il ressemblait à un savant qui, traversant une rue pleine de livres, les achète en pensée, les lit, les étudie, les emploie pour faire d'autres livres, qu'il mériterait à l'immortalité.



Alipolo entrait dans quelques-unes de ces fabriques; il demandait le prix d'une cuirasse, d'une cervelière, d'une armure complète en lames de fer et en mailles, depuis le cuirier jusqu'aux épées; il n'achetait rien, mais laissait entendre, à travers des images, que le temps de ces achats pourrait venir bien vite.

Dans le quartier des Espadonniers, près du lieu où était alors l'unique four au pain blanc, fameux sous le nom de *prestin della rosa*, on voyait la boutique d'un certain Malighioccio dalla Cochrila, dont le père s'était acquis dans son métier assez de crédit et une grande fortune. Lorsque ce Malighioccio lui succéda, pensant que, puisque son père avait réussi, il ne devait pas s'écarcer d'un trait des traces qu'il avait suivies, il se garda bien d'ouvrir son atelier aux améliorations que le temps et l'expérience avaient introduites dans son métier; il les riait comme des nouveautés, des bizarries de la mode, qui deviendraient caduques dès le lendemain de leur apparition; « Cela s'est toujours fait ainsi, disait-il; nos pères en savaient plus long que nous, eux qui reviennent déjà de l'apprentissage lorsque ces gâte-métière ne l'avaient pas encore commencé. » Cette conduite unit ses effets ordinaires : les pratiques s'éloignèrent; et tandis que les autres continuaient leur fabrication, il ne lui arriva plus que le raccommodage des anciennes armures de quelque Milanois de la vieille roche, observant entière des antiques coutumes.

Alipolo le voyant seul dans la boutique, occupé à tirer paisiblement le soufflet de la forge, et à tourner, sans se presser davantage, un morceau de fer dans les charbons, ne craignit pas d'interrrompre son travail; il commença donc à lui parler plus longuement, et après avoir déployé la misère des temps, il lui fit entrevoir qu'elle pourrait bientôt prendre fin.

« Plût au ciel! s'écria Malighioccio; on peut dire qu'on

ne gagne pas l'eau qu'on boit; celui qui a une faimiale aujourd'hui, doit lésiner sous et rouger un pain bien sec! Ah! quelle différence dans le temps où ma bonne femme de père était syndic de notre maîtrise! Quel travail! quel pays de cocagne! les florins pleuaient chez nous! Là, un bouchier, ici, un gantier; un frion pour un autre, et des cuissards. Trois contre-maîtres et cinquante garçons étaient à notre service, et ils auraient eu cent bras qu'il leur aurait fallu travailler tous de jour et de nuit, sans avoir à peine le temps de manger un morceau. Aujourd'hui la paix partout, parlent l'eau stagnante. Il paraît que ces gens-la n'ont plus de sang dans les veines. Ces moines ne savent que prêcher la paix! Croient-ils donc que le Seigneur Dieu nous a fait des bras pour les tenir croises? Si les choses vont de ce train, il n'y a qu'à fermer boutique, et à se faire marchand de vieille ferraille.

Il vous plairait donc de voir revenir le passé? demanda Alipolo.

— Si cela me plairait! Je donnerais la moitié du peu que j'ai pour voir une brave guerre; et il y en a beaucoup, sachez-le bien, dans Milan, à qui les mains démontent. Et vive Dieu! qui n'aimera la guerre? c'est là qu'on voit ce que vaut un homme; elle nous donne honneur et profit, on gagne un peu d'un côté, on vole un peu de l'autre, et il y en a pour tout le monde.

Alipolo, ravi d'avoir aussi pour lui le vœu des artisans : « Eh bien! ajouta-t-il, prenez bon courage, le remède n'est pas loin; mettez en ordre les fers de votre magasin, vous avez bientôt à travailler, je vous le promets.

— Quoi! vraiment! insistait l'armurier; tant mieux! Ma maison a toujours été en crédit, et il n'y a pas d'armes qui naissent se comparer aux meilleures. Quant au prix, galan-

terie avec bois, et : . . . avec . . . avec . . . qui est de nos pratiques. »

Puis, saluant Alipolo qui s'en allait, il lui dit, en ôtant son beret : « Je me recommande à vous; » puis il se mettait sur sa porte, les mains dans les manteaux, pour blâmer les innovations et ruminer ses espérances.

Je ne me serais point risqué à dégrader la dignité de l'histoire par de semblables trivialités, si elles eussent été envisagées par Alipolo comme par le grand historien; mais, à ses yeux, c'était interroger le vœu public, c'était la manifestation de la volonté populaire, c'étaient autant de nouveaux bijoux à la traîne de ses espérances, c'étaient autant de preuves pour l'existence de la conspiration, qui devait bouleverser le gouvernement du fond en comble.

On imagine facilement quelle place ces affectations particulières tenaient dans ces songes. Renverser ce juge et lui donner cet autre pour successeur, réservoir à tout Visconti la main de Beno des Gozzadini, c'est à dire le traîner par la ville, puis le jeter dans le canal; mettre en pièces Luchino, Luchino le malin, et éliver à sa place Pusterla et Marguerite. Alors tout serait juste: plus d'impôts, plus d'intrigues; alors les bons seraient élevés, et humiliés les méchants; alors... quelle belle époque! quel age d'or! que de gloires nouvelles! quelle universelle felice époque!

Échangez, entre par ces pensées qui déjà lui semblaient la réalité. Alipolo entra dans le *Bréchetto Nuovo*, que nous appelons aujourd'hui la place des marchands. Je crois que beaucoup d'admirateurs se seront arrêtés, comme moi, des heures entières à contempler le mélange des styles dans ce monument grandioses, et à y lire l'histoire desarts et des révolutions de cette ville; mais ce mélange n'existe pas lorsqu'Alipolo vit dans cet endroit de la cité.

Les dépenses généreuses et l'ardeur de bâtir ne sont pas rares chez les Milanais. Amis de la noble libé-

ralité d'un peuple libre, ils achetèrent les maisons et le terrain qui occupaient le centre de leur ville, pour y rassembler les principaux édifices. En 1228, ils bâtrirent la place quadrangulaire, avec cinq portes s'ouvrant sur cinq rues pavées de cailloux, appartenant aux principaux quartiers. L'une s'appelait Porte du Dôme, l'autre la Porte Niche, la troisième de Côme, la quatrième de Vercelli; la dernière s'ouvrait sur le quartier des orfèvres, et se nommait la Porte des Prisons, parce que la geôle dite Malastalla était voisine. On y renfermait les criminels frauduleux et la jeunesse indisciplinée, remède extrême pour solder les dettes des uns et rendre le bon sens aux autres. Au milieu de cette place, sous le podium Oldrado des Grassi de Trezzene, à qui son zèle à briser les hérétiques mérita une statue équestre qu'on voit encore encadrée dans le mur, on érigea le palais de la

de cet autre côté on répétait des miracles qui, dans les deux dernières années, avaient commencé à mettre en réputation la madone de Saint-Celse, et aussi celle de Saint-Saturnin de Saint-Simplicien et de Saint-Ambroise. Un pèlerin munii du bourse et du *sacchetto* attira l'attention d'un groupe qui, se pressant autour de la table où l'orateur était monté, écoutait la merveilleuse histoire de Paolozzo di Rumini, qui vécut à Venise plusieurs carrières sans rien prendre que de l'eau chaude. Les inquisiteurs le mirent en prison, et ne firent que confirmer la vérité du prodige. Plus loin un charlatan montrait un écriture portant une foule de figures qu'il décrivait par l'épithète d'humaines; il expliquait qu'elles représentaient les vingt-cinq mille personnes qui, le 23 mars passés, étaient rassemblées à Corriggio dans le Crémone, déchassées et demi-nues, se frottaient jusqu'au sang et faisaient des amitiés, sous le conduite d'une belle jeune fille qu'on regardait comme une sainte. Plus tard on découvrit qu'elle n'était inspirée que par le démon, et on la condamna au feu.

Qu'on s'imagine un bal : la foule y est immense; chacun, plein d'allégresse, ne pense qu'au plaisir, à la fête, au spectacle qu'il a sous les yeux. Qu'on s'imagine, au milieu de cette foule, un homme qui a creusé une mine sous le théâtre de la Fête, qui, dans un moment, va y mettre le feu, et lancer en débris dans les airs la salle, les musiciens, les danseurs, les spectateurs, et on se fera une idée assez juste de ce qu'expliquait Alpinolo au milieu de la multitude rassemblée sur la place dont nous avons parlé. Ses espaces, où se tiennent les libraires qui revendent d'occasion nos ouvrages, lorsqu'ils ont emménagé ceux qui les avaient achetés neufs chez l'éditeur, ou qui les avaient reçus comme un hommage de l'amitié de l'auteur, Alpinolo se promenait d'un pas théâtral, mesurant de l'œil et regardant jusqu'au fond de l'âme tous ceux qu'il rencontrait, comme pour dire : « Es-tu des miens ou des mes ennemis ? » Malheureusement pour lui, il vit se jeter sur le passage de ce Menozzo Basabellotta, qui, s'il vous en souvient, pour avoir un jour plaisir sur les visites de Lucchino à Marguerite, avait reçu d'Alpinolo une si violente rebuffade. A cette vue, celui-ci sentit se réveiller dans son cœur tout le mépris qu'il avait alors éprouvé, avec quelque ressentiment de la honte dont il fut sauf un instant après, lorsque l'apparence sembla donner raison au mauvais plaisir. Il lui parut qu'un regard malicieux, qu'un sourire tronqué de Basabellotta voulait lui dire : « N'avais-je pas raison alors ? » Il facosta en répondant à hâte vox au reproche qu'il croyait lire dans les yeux de Menozzo. « Eh bien, lui dit-il, c'était-e avec assez d'injustice que vous essayiez de ternir la réputation de madame Marguerite ?

— Il me semble que tu dois le savoir mieux que moi, » répondit l'autre avec une froide ironie. Alpinolo réprima à grand-peine sa furie. « Prends garde, s'écria-t-il, je te ferai rentrer ces insultes dans la gorge, si le moment n'était pas proche qui te déssila les yeux mieux que toutes mes paroles. — Brave jeune homme ! répliquait Basabellotta, il faut faire tout profit de la science du monde. Crois-moi, pronoms toujours des choses générales; autrement, si tu venais à préciser des détails, tu t'expérisserais à rencontrer de nouveaux déments et à être dupe de tes vanités. — Eh ! non, » répondit Alpinolo, s'échauffant de plus en plus ; ce ne sont point des menaces ; je ne crains point la dérisio[n]. Je te dis, en vérité, que les choses brûlent au manche, et que nos maîtres ne le seront pas longtemps. »

Et Basabellotta : « Il le seront plus que tu ne penses, parce que le diable aide les siens, et qu'il y en a trop qui, comme toi, chantent bien haut, mais ne valent pas à l'oeuvre la moitié de ce que montrent leurs paroles. »

On sent de quel coup ce langage frappa Alpinolo. Mais crovant, dans ses expressions, dénuder un partisan de cette révolution idéale qu'il croyait, il lui sera convainculement la main, et, l'attirant vers un coin solitaire, il lui dit à voix basse et en regardant s'ils n'étaient point écoutés : « Ce qui est fait est fait. Mais, puisque tu es pour la bonne cause, apprends que les paroles prendront un corps ; les espérances ne seront pas vaines cette fois. Quant tout le peuple est mécontent, quand le tyran est exécré, il suffit d'une étincelle pour allumer un effroyable incendie. Et cette étincelle, crois-moi, il en est qui batte la pierre pour la faire jaillir. — Bah ! » répliquait Menozzo, il faudrait que les nobles eussent moins de souplesse dans les reins, moins de servilité

et plus d'amour du peuple. Sois-en sûr, les hommes sont comme les nîmes, ils ne mirissent que sur la paire. Sur la paire des clamatores, on trouve encore des œufs généreux; mais pendant que l'âme du manant se trempe aux rudes travails de la glèbe et de l'atelier, les riches s'envèrent dans les jeux et dans les tournois, dans les chasses, dans les bals, à tenir table et à faire gloire de leur bassesse à la cour. Nos ancêtres mettaient leur orgueil à soutenir le peuple dans la croisade de saint Ambroise, à défendre ses droits contre ceux qui voulait l'abuser; mais le monde empire en vivifiant, et de cette génération sainte, il ne reste plus rien. Qu'est-ce que ton Pusterla, par exemple ? A peine Lucchino lui a-t-il jeté un os, une ambassade, il pâle son âme à la servitude, il se fait doux comme miel et s'en va à Vérone sans une pensée pour lui-même, ni pour la patrie, ni pour quelque autre chose qui devait pourtant lui faire démanger plus vivement la peau.

— Halte-là ! me le crois pas, s'écria Alpinolo tout enflammé. Saclò, au contraire, mais garde-le pour toi, sache que mon seigneur n'est point à Vérone. Si d'y a été, ce ne fut que pour nouer des intelligences avec Mastina. A l'heure qu'il est, il est ici, à Milan, ici, de sa personne. Cela suffit-il ? es-tu convaincu ?

Belles sornettes ! disait en riant Menozzo. Pauvre garçon ! que tu es bon, et qu'on t'en fait avaler de cruelles ! Quelque domestique faurait donné à entendre cette fausse nouvelle. Quelqu'un aura chanté pour le faire chanter...

— A qui en faire accroire ? interrompit Alpinolo, rouge comme le feu. Pour qui me prends-tu ? Ne dois-je plus en croire mes yeux ? Je te dis qu'hier soir, dans le palais, moi, moi tout le premier, j'ai parlé à Pusterla, à Zuriore, dans une assemblée de personnes de haut rang. On y a traité de ce qu'il fallait faire, et déjà ils ont tout disposé. L'autre semaine ne passera pas sans que nos dettes ne soient payées... » Et il poursuivit, inclinant à la vérité les songes de son imagination. Mais l'autre, incrédule et seulement poussé par son humeur dispute :

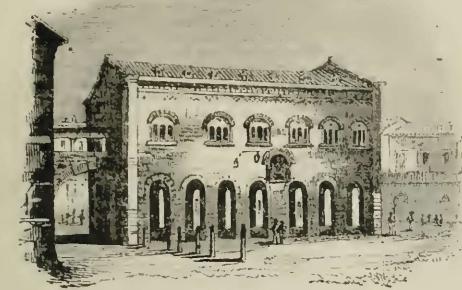
— Tont beau ! tout beau ! disait-il, il se trouvra bien quel que chose qui les arrêtera. Et la signora Marguerite, cette pauvre dormante...

— Quoi ! Marguerite ? Quel badinage ! continua l'imprudent. Elle pense que le temps n'est pas venu de lever le pays de ses souffrances. Elle nous a raconté l'histoire de son aïeul Galvagno Visconti, qui, au temps de Barlerousse, courait la ville en habit de houblon, un porte-vérité à la main, en fei-



gnant de s'occuper d'astrologie, pendant qu'il conspirait pour délivrer sa patrie. Alors, ajoutait-elle, les sages simulaient la folie ; aujourd'hui les fous se croient trop sages. »

Il faut savoir que par un effet de l'habileté de l'architecte, un plafond fait par celuy du hasard, les arceaux du portique sous lequel discoutaient Alpinolo et Menozzo, sont disposés de manière à produire le phénomène des salles parlantes. Quelques-uns de mes lecteurs ont pu l'observer à Saint-Paul de Londres, dans la galerie de Gloucester, dans la cathédrale de Gargento, ou, dans des lieux plus voisins de Milan, au palais ducal de Plaisance, et à Mantoue, dans la salle des géants. Il consiste en ce qu'un homme placé à l'un des quatre angles du portique ne peut prononcer une parole, si l'autre qu'elle soit, qu'elle ne parvient, en suivant une diagonale, à l'angle opposé. Les physiciens donnent facilement l'explication de ce phénomène. Notre récit se contente de dire que quelques-uns en tireront profit. Tranquille comme si l'objet de leur conversation lui eût été tout à fait indifférent, Raimengo de Casale écoutait de cette manière la discussion d'Alpinolo et de Basabellotta. Ce Raimengo, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le dire, était un des flatteurs de Lucchino ; mais il savait assez bien nager entre deux eaux pour ne point être l'ennemi des ennemis du prince. Ses paroles étaient mélodieuses et ses actions ambiguës, mais il ne se déclarait ouvertement contre personne, cherchait à se faire admettre partout, et réussissait à faire un grand nombre d'avoues. Parmi ceux qui ne pénétraient point la sécheresse de Raimengo, on comptait Alpinolo, qui, entièrement persuadé de la bonté de sa cause, croyait qu'il était impossible qu'on ne partageât point son opinion. Aussi l'ombre d'un soupçon n'entra-t-elle point dans son esprit lorsque, Menozzo s'étant éloigné, il se vit accosté par Raimengo, qui en avait assez entendu pour deviner le reste. « Impudent ! dit ce dernier, tu parlaist tout à l'heure



Raison. Sa partie supérieure contenait une vaste salle destinée aux tribunaux; l'inferieure, un espace couvert où se joignait le triple enlacement de sept arcades, et tel qu'il convenait à la commodité du peuple dans le temps où le peuple gouvernait la ville.

Grâce à la sainte main de restauration qui nous possède, il ne nous reste plus grand' chose de ces monuments de l'antiquité. Le palais de la Raison, converti en archives, est aujourd'hui fermé et tellement rétréci, que c'est à peine si on peut distinguer, sous la couche épaisse de chaux qui les recouvrent, la forme de ses anciennes arcades; ainsi une mule pensée se cache sous l'enveloppe d'un langage artificiel. Les loges sont aussi abîmées; mais, par fortune, on n'a pu, en six cents ans, achever l'édifice des écoles palatines du côté de la rue des Orfèvres, et dont il reste encore en partie la galerie degli Osii, commencée en 1516 par Matteo le Grand. Ce monument était revêtu de carreaux de marbre blanc et noir et divisé en deux galeries superposées, qui se composaient chacune de cinq arches. Au parapet supérieur on avait sculpté sur autant d'écus les armes des six principaux suzerains de la cité. Une tribune en saillie occupait le milieu de cette galerie; sur le balcon, on voyait un aigle tenant une frise dans ses serres, symbole du haut patronage de l'empereur sur la ville, qui, ainsi que le savent tous les enfants de Milan, tire son nom d'une truite à longues soies. C'était à cette tribune, vulgairement nommée *Parlera*, qu'apparaissaient le podestat



ou les consuls pour proclamer devant le peuple convoqué les ordonnances et les lois, et pour écouter les avis des citoyens. Aujourd'hui on ne voit, au-dessous que des marchands de fusains et de rouets, et une sentinelle allemande, qui passe et repasse lentement devant et derrière les canons.

A cette époque, on voyait donc là une multitude de gens, les uns marchandant sou par sou, les autres s'enquérant des nouvelles, les autres se promenant désouvêus, ou jouant et comparant des faucons de Norvège, de Danemark, d'Irlande;



avec Menelazzo... lui aurais-tu dit?... et il lui faisait un signe apical d'un air d'intelligence. « Es-tu bien certain qu'il soit des nôtres? Franciscolo ne l'a-t-il pas donné quel que mot de radoucement pour le reconnaître? »

— Non, répondit Alpinolo.

Et l'autre continua: « Zurone me l'a donné, et je ne crois point avoir perdu ma journée, quoique j'espère m'être conduit avec plus de prudence que toi. A qui as-tu parlé? »

Alpinolo lui nomma plusieurs de ceux à qui il avait fait ses confidences et de ceux à qui il comptait les faire. Ramengo, qui ne perdait pas une parole, lui dit: « Mais ne t'es-tu pas entendu avec Galatas et Barnabé? »

— Non, mais d'autres que moi l'auront fait parmi ceux de la dernière soirée.

— Eh! ne sais-tu pas, parmi ces derniers, les hommes qui auraient assez de liaison avec les princes pour se mettre en rapport avec eux, ou les jeunes gens déterminés à se jeter à corps perdu dans l'entreprise comme toi et moi?

— Comment? poursuivait l'imprudent; les deux Aliprandi ne soutiennent pas fort bien avec eux? Où trouver des coeurs plus généreux que Bessoro et que le seigneur de Castelletto?

— Des Milanais! s'écriait l'autre en secouant la tête. Noble race! pleine de cœur! mais, pour donner le signal du mouvement, pour vouloir avec résolution, elle est sans force, il faut recourir à ceux de la province.

— C'est pourquoi, ajoutait le page, nous avons avec nous Torniello de Novare. Ce matin, je l'ai vu parler avec... »

Il déroulait ainsi ce qu'il savait et ce qu'il imaginait, donnant pour des résultats ce qui n'était que les chimères de sa fantaisie. Puis, ravi d'avoir rencontré un nouvel apôtre, il embrassa Ramengo avec cordialité, et s'éloigna pour chercher d'autres prosélytes. Cependant Ramengo se dirigea vers le palais, et bientôt après il y était reçu par Lucchino, à qui il avait fait dire qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Mais il est temps de faire mieux connaître à nos lecteurs ce qu'était ce miserable.

Ramengo avait pris le nom de Casale de la ville où il était né, dans le Monferrat, et d'où il avait été emporté, enfant au berceau, lorsqu'en 1299 ce pays s'était révolté contre Matteo Visconti pour se donner aux Pisans et à Giovanni, marquis de Monferrat. Son père, soldat de fortune, sans autre

richesse que son épée, était venu à Milan se mettre à la solde des Visconti. Lorsqu'il fut trouvé la mort sur le champ de bataille, Ramengo marcha dans la même voie que son père: c'était la seule qui put le conduire à la renommée et à l'opulence qu'il enviait dans ses rêves ambitieux.

Les Pusterla, dont la puissance était grande dans le Monferrat, avaient pris sous leur protection le père de Ramengo et Ramengo lui-même; par eux, il avait acquis de l'influence et un commandement dans la milice, mais il était de ces âmes mal nées pour qui la reconnaissance est un insupportable fardeau, et les biensfaits des Pusterla avaient amassé dans son cœur une effroyable haine.

Comendant la guerre éclata entre les Guelpes et les Gibellins, lorsque le pape, ayant excommunié Matteo Visconti, leva une armée pour soutenir son amythe. Matteo remit le pouvoir aux mains de son fils Galeas, qui pressa vivement les hostilités. Comme on craignait que l'ennemi ne franchît l'Adda pour pénétrer dans Milan, on disposa des corps d'observation sur les rives de ce fleuve, et on fortifia les forteresses qui l'avoisaient. Le père de Franciscolo Pusterla tenait le château de Brivio, un fort élevé à Olginate, et la citadelle de Lecco. Il détestait vivement que son fils commandât le noyau des armes, il lui remit le commandement de cette dernière place, en lui donnant pour lieutenant Ramengo. Cela se passa en 1522.

Lecce n'était guère, à cette époque, qu'un amas de ruines. Victime d'une de ces vengeances de parti, alors si fréquentes, cette ville avait été punie, par une destruction totale, du crime d'avoir embrassé la cause des Torriani. Parmi les habitants de Lecce les plus dévoués à cette famille, on remarqua surtout Guido della Maddalena. Les malheurs de ces temps avaient éteint sa maison: il fut tué en combattant. Son fils unique, Girolotto, puis comme otage, avait réussi à s'échapper, et venait récemment de prendre service dans les troupes gibelles. Il ne restait à Lecce, de cette famille, qu'une sœur de Girolotto, la jeune Rosalia, qu'il avait toujours tendrement aimée, et qu'il aimait encore plus vivement depuis que le meilleur le tenant éloigné d'elle. Rosalia avait été en beauté, et son



âme s'était éprise de ce violent besoin d'aimer que le malheur fait naître dans les coeurs délicits, et qui s'entame d'autant plus qu'il peut moins se satisfaire.

Franciscolo Pusterla, très-jeune alors, avait connu la jeune fille, qui était du même âge qu'eux. Sa beauté de blonde d'une vierge à tout de part aux sentiments qu'elle éveillait! avait anguilleusement pitié du jeune homme pour les malheurs de Rosalia. Il la regardait comme la victime innocente des discorde civiles, martyre d'une faction dont sa famille avait fait partie, emboîté par l'infortune; il aimait à se trouver avec elle, la traitait avec une vive amitié, et l'artifice délicat de sa bienfaisance pourvoit aux besoins de la malheureuse orpheline. Ces soins furent si empressés et si ardents, que le grand nombre, qui ne croit point à une générosité gratuite, publiait les amours de Franciscolo et de Rosalia.

Ramengo la vit aussi et l'aima... Mais c'est prouver la vanité de l'amour, qui enfante tant d'actions généreuses, que de l'appliquer aux sentiments qu'éprouvaient Ramengo pour la sœur de Girolotto. Des calculs, des moyens de fortune et des avantages pour l'avantage, voilà ce qu'il voyait là où les jeunes gens de son âge ne voient que passion, fantômes brillants et plaisirs. S'élever au-dessus de la basseesse de sa naissance, s'avancer, par toutes les voies criminelles ou licites, dans les emplois et à la cour, c'était l'unique but de ses actions. Il

avait vu plusieurs fois la fortune, dans ses vicissitudes, se décliner tantôt pour les Visconti, tantôt pour les Torriani. Bien que le pouvoir des premiers parût alors solidement assis, qui pouvait dire qu'un caprice du hasard ne le remettrait pas aux mains des seconds? N'allier aux Visconti dans le temps même de leur puissance, c'était un rêve que l'imagination pouvait caresser, mais la raison devait le rejeter comme une folle espace. Il était beaucoup plus habile de rechercher l'alliance des Torriani: s'ils triomphaient, que ne devait point attendre de leur reconnaissance l'homme qui n'aurait pas dédaigné de s'unir à eux lorsqu'ils étaient dans l'infortune! Si leur sort ne devait point changer, Rosalia était trop obscure et trop délaissée pour qu'un mariage avec elle inspirât ni jalousie ni soupçon de la part d'un serviteur des Visconti; et si ceux-ci venaient à être renversés, non-seulement elle serait pour Ramengo la planche de salut qui l'arracherait au naufrage, mais pourrait le faire aborder aux rivages fleuris de la victoire des Torriani triomphants. Il s'était en outre — perdu de l'ection de Pusterla pour Rosalia, et il était de cette qui ne craignait point à l'innocence de cette demoiselle. La haine qui l'envahissait contre Franciscolo l'entraîna dans ses projets d'union par l'idée de supplanter son jeune capitaine auprès de sa maîtresse. Il demanda donc la main de Rosalia à ses parents éloignés à qui la garde de la jeune fille était confiée. Pour se décharger d'un fardeau, pour trouver un appui, et dans l'espérance de faire cesser les persécutions dont Girolotto était l'objet, ils consentirent à ce mariage. Lorsqu'il se coucha, Franciscolo pourvut généreusement à toutes les dépenses; mais les soupçons de Ramengo ne firent qu'en prendre une nouvelle force, et son aversion s'en agrava.

Rosalia, comme il arrivait alors et comme il arriva encore pour la plupart des jeunes filles, ne fut informée de ce projet que lorsqu'il fut arrêté. Elle ne commanda point Ramengo; il n'avait rien fait pour gagner sa bienveillance; mais, lorsqu'elle se vit unie à lui par un lien que la mort seule pouvait rompre, elle fit ses devoirs de son devoir, et, heureuse de trouver un objet à cette flamme intérieure qui s'était jusqu'alors alimentée d'elle-même, elle aimait son mari avec toute l'impétuosité d'une première passion.

Ramengo lui-même, quelque grossière que fût son âme, ne put s'empêcher d'abord d'aimer cette vierge ingénue dont il avait fait sa femme. Il goûta un moment les douceurs d'une affection partagée, et pensa même un moment à mettre tout son honneur dans l'accomplissement de ses devoirs.

Mais ses vertueux plans ne furent pas de longue durée. Bizarre, mégal, capricieux, ses caresses et sa courtoisie se mêlerent bientôt de brutalité et de colère. Il sentait ses torts, et, loin de s'en repentir, il s'en excitait à les agraver. Loin de faire un mérite à Rosalia de la divine patience qu'elle opposait aux mauvais traitements, cette patiente lui fit croire qu'elle se vengeait en le trahissant. Ses premiers songes grandirent, et il les accueillit avec empressement comme la justification de sa haine. Pusterla se promenait volontiers avec



Rosalia sur les bords du fleuve; son cœur aimait cette âme ingénue et passionnée, et, lorsqu'il parlait d'elle, c'était avec ce chalheureux accent de la jeunesse qui ne sait ni craindre ni dissimuler. Ramengo ordonna sévèrement à sa femme de ne plus souffrir Pusterla dans sa maison sous aucun prétexte, et lui imposa en même temps de se garder de laisser croire qu'il lui donnait cet ordre. C'était la joie dans cet abîme de duplicité et de détours où les âmes loyales trouvent le plus cruel supplice. Ses tortures n'échappaient point à Ramengo, qui en sentait croître sa barbare délation.

Vers ce temps, la victoire de Vaprio, remportée par les Visconti, ruina de fond en comble les espérances des Torriani, et dispersa leurs partisans. Ramengo se montra un de leurs plus cruels persécuteurs. Rosalia, qui avait cru que les prières auraient quelque pouvoir sur son mari, osa interceder en faveur de Girolotto; mais l'insolence de Ramengo n'avait plus de bouscules: il repoussa brutalement la suppliche Rosalia. Comme elle était désormais utile à sa fortune, il la put en dégoût, et s'en serait volontiers débarrassé pour un erme, s'il eût pu espérer de le cacher à tous les yeux, et vaincre le reste de partie dont les curiosités les plus barbares ne peuvent se défendre au moment d'immoler un innocent.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION contiennent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

**POLYANTHE ARCHAEOLOGIQUE, ou Curiosités, Raretés, Bizarries et Singularités de l'histoire religieuse, civile, industrielle, artistique et littéraire, dans l'antiquité, Moyen-Age et les temps modernes, recueillies sur les monuments de tout genre et de tout âge, et publiées par T. BONNET, ex-ingénieur membre des Académies de Paris et de Dijon, etc.; Société des Antiquaires de Normandie; de celle d'Évreux; de Rouen; de la Société des Gens de Lettres de Paris, auteur de plusieurs ouvrages sur les mœurs et antiquités du Moyen-Age, etc.**

Toute l'éloquence, tout le charlatanisme ordinaire des prospectus devient ici superflu.

Le titre de cette publication indique assez la spécialité que l'auteur embrasse.

En deux mots, son but est de mettre en lumière ou de renouveler un grand nombre de particularités et de détails sur certains arts, certaines institutions et certaines productions des hommes dans chaque âge; de ces particularités auquel qui ont un cachet remarquable d'*étrange*, de singularité, et dont la connaissance et le souvenir se perdent et s'effacent chaque jour; particularités légèrement indiquées dans l'histoire et qui y sont presque toujours absorbées par les grands événements politiques et les considérations sur les intérêts des peuples ou des communautés individuelles; et qui, par elle-même, ont à peine été relayées et commentées par les savants; particularités qui sont, malheureusement, trop peu étudiées; l'histoire de l'art, de l'archéologie, mais qui fournissent au contraire une foule d'observations importantes et de réflexions critiques sur les modifications de l'état social et l'esprit de chaque siècle et de chaque nation; particularités enfin qui, étudiées à part avec cet esprit d'investigation qui ne s'arrête point aux legers apports et aux préjugés vulgaires, offrent surtout, pour l'histoire des mœurs, l'histoire vraie, intime et positive des peuples, des documents sûrs et précis.

Cette étude donc, même des choses qui paraissent les plus frivoles, n'est ni�iseuse ni dédaignée, et elle nous procure toujours autant de plaisir que d'instruction; verité qui se développe chaque jour davantage dans les esprits, et inspire partout le goût des curiosités archéologiques.

Mais la recherche de ces curiosités n'est pas toujours facile ni à la portée du plus grand nommé; peu d'érivains s'en sont occupés; tout est dissous, épars dans des milliers de manuscrits, de livres, de publications, et de traductions populaires, aussi difficiles à connaître qu'à trouver; et de monuments de tous genres qui fâchent à découvrir, étudier, analyser; il faut beaucoup de temps, d'études, de connaissances préliminaires, d'observations, de documents, de sacrifices d'intérêts, et beaucoup de persévérance.

Ces considerations incontestables contribueront peut-être à donner un accueil favorable et quelque gratitude à l'auteur du présent recueil; à recueillir soigneusement l'élaboration, et qu'il offre sortant à ceux qui, comme lui, pègrent par goût dans le vaste domaine des curiosités archéologiques.

L'auteur sait assurément et avoue avec franchise qu'il sera loin d'avoir épousé la matière, et qu'il ne pourra même, sur chaque sujet choisi, tourner un bout complet; il n'est pas donné, même au travail le plus opiniâtre, et à la vie la plus longue, de tout savoir, de tout découvrir, de tout connaître; et, si, à peine a-t-on déposé la plume, qu'il se revèle tout à coup des documents inattendus qui auraient complétés ce qui est reste imprécis, éclaircir ce qui est encore flouës, et sur mille points, plus amplement satisfait le lecteur.

Il confesse encore qu'il ne prend point ici offrir un recueil de découvertes inconnues ou de nouveautés scientifiques, mais simplement un recueil où sur différents sujets dignes de renommée, il a réuni et coordonné dans un même cadre des faits et des notions puissées à diverses sources plus ou moins connues, en y joignant des *référances*, des *glosses* et des *applications critiques*, *plausibles* ou *sûrées* qui lui sont propres, et distingueraient ce qui est essentiellement cette publication, des magasins pittoresques, des dictionnaires, etc.

Ce qu'il nous sera empêché de lever, publie successivement à des époques indéterminées, et qui formeront, sur différents sujets, autant d'*apostolies* d'achève ayant une périodicité particulière, et pourtant, au gré des acheteurs, être vendus séparément ou réunis en collection.

Quoïa livraison ou opuscule, format in-8, papier grand-raisin, sera composée de une à trois feuilles de texte, et selon le besoin ou la spéciaité, d'one à plusieurs planches en noir ou en couleurs, fac-similé, etc.

Les notices et les planches qui, pour leur nature, ne pourront être mises en public, seront remises aux acheteurs enveloppées et cachetées.

Le prix de chaque livraison ou opuscule variera suivant l'étendue et l'importance du texte et des planches, et ce prix sera toujours indiqué sur chaque livraison.

Les personnes qui souhaiteront pour la totalité de la collection, journent d'une remise de 20 p. 100 sur le prix entier de chaque livraison.

A Paris, chez l'auteur, maison de M. Thümler, rue Boucheraut, 34. — Techener, librairie, place du Louvre. — Renouard, librairie, rue de Tournoy. — Dans les départements, chez les principaux libraires.

INDICATION DE QUELQUES-UNES DES PRINCIPAUX SUJETS QUI SONT ET SERONT PROCHAINEMENT PUBLIÉS.

Monologue du mois d'avril. — Jeux populaires dits *Paixsons d'Avril*. (*Publié*.)

Histoire des Œufs. — De l'usage d'offrir et de distribuer à Pâques des œufs, dits *Œufs de Paques*. (*Publié*.)

De l'usage de saluer ceux qui éternuent et de leur adresser des souhaits. (*Sous presse*.)

Particularités sur l'histoire de la Calligraphie, de l'usage de décorer les manuscrits d'ornements et de figures peintes; remarques sur l'écriture, le script et les divers caractères de ces peintures; utilisation de leurs études; de plusieurs manuscrits remarquables de diverses époques; pris dans les musées, etc.

Particularités sur l'histoire de la Typographie; indication et résumé suivant des ouvrages publiés sur cette matière; quelques imprimeurs et imprimeuses célèbres ou peu connus; de l'ornementation des livres imprimés; *specimen* de divers ornements typographiques remarquables tirés des éditions des quinzième, seizième et dix-septième siècles; pris de certains livres; particularités sur certains livres.

Notes curieuses et inconnues sur l'exécution du livre d'heures commandé par le duc d'Orléans en 1856; rectifications nécessaires d'un article publié sur ce livre par M. Ch. Nodier, dans le *Bulletin du Bibliophile*.

De quelques éditions modernes.

De l'origine, de l'usage et de la fabrication des innettes, bretelles, longues-vives, etc.; faits et particularités peu connus.

Tableau succinct de l'histoire générale des meubles, ustensiles de ménage, objets usuels de la vie privée, etc.

Notices particulières et curieuses sur divers meubles remarquables, tels que lits, sièges, tables, bahuts, dressoirs, et autres objets.

Histoire succincte de la décoration intérieure des maisons, appartements, etc.

Particularités remarquables sur l'histoire des ordres monastiques; indication et résumé des ouvrages qui ont trait de ce sujet. Origine des moines; leur influence sur la civilisation, les arts, les sciences et l'industrie; vie privée des moines, détails curieux; decadence et chute des ordres monastiques, faits curieux et peu connus, etc.

De certaines peintures, sculptures et gravures remarquables, offrant des sujets allégoriques, satiriques et religieux, philosophiques ou politiques, exécutés à différentes époques.

Quelques particularités anciennes de l'histoire des modes et des costumes.

Etc., etc., etc.

#### EN VENTE CHEZ PH. CORDIER, ÉDITEUR,

RUE DE PONCEAU, 21.

**A SAINT D'ÉQUILIBRISME LITTÉRAIRE**, Épître à M. J. J., suivie d'une Critique des Dictionnaires de Boistot, Laveaux, Napoléon, Leblanc, Noël et Chapsal, D. Chersolles, etc., etc.; par M. Léonard, auteur d'*Inexactitudes et Considérations sur l'Écriture*, de *Zodiaque*, etc.; notice de plusieurs sociétés savantes et littéraires. 1 vol. in-8. — Prix : 1 fr. 50 cent.

Chez Pitot et Cie, rue de la Monnaie, 21; Dutertre, passage Louvois-L'Abbe, 20.

#### A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

#### OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

**COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE**, par L.-F. KARPEZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par C. MARTINS, docteur ès-sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LACLAINE, ingénieur des ponts-et-chaussées. 4 vol. in-12, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 415 tableaux numériques, etc. 8 fr.

**HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES**, depuis les temps les plus éloignés jusqu'en 1841; par W. DESBROUZ COOLEY; traduite de l'anglais par A. JOANNE et OLD NICK, complétée pour les expéditions et voyages jusqu'au 1841; compris la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE; par M. d'AVEZAC. 5 vol. in-18, format an-

glais. 5 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 10 fr. 50

**MANUEL DE POLITIQUE**, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GRUCHARD. 1 vol. 5 fr. 50

**HISTOIRE DE 1810**; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50

**HISTOIRE DE 1811**; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50

**MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE**, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OIR. 1 vol. 5 fr. 50

**MANUEL D'HISTOIRE MODERNE**, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 5 fr. 50

**MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE**; par M. RENOUVIER. 1 vol. 5 fr. 50

**MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE** chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au Moyen-Age; avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50

**LA MUSIQUE MISE À LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE**. — Exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger des écrits et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. FLITZ. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. 5 fr. 50

**GÉORGES CUVIER**; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr. 50

**DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE**, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par J. J. E. W. HIRSCHFELD, traduit de l'anglais. 1 vol. 5 fr. 50

**LES MUSÉES ITALIENS**, Guide et memento de l'artiste et du voyageur; par Louis VIARDOT. 1 vol. 5 fr. 50

**LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE**; par Louis VIARDOT, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même. 1 vol. 5 fr. 50

**LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS**, leur origine, leur acceptation, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LEROY X DE LINCY; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Don Quichotte*, par Félix DENIS. 2 vol. 7 fr.

**MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS** de la vie des animaux minuscules; par P. LESSON, correspondant de l'Institut. Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr. 50

**FABLES**; par M. VIENNET, de l'Académie Française. 1 vol. 5 fr. 50

**GÉNIE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par EUGÈNE ALLETZ. 1 vol. 5 fr. 50

**DES ÉLÉMENS DE L'ÉTAT**, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGRETAZ. 2 vol. 7 fr.

**NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812-1852**, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GEPROY. 1 vol. 5 fr. 50

**CHÉFS-D'OEUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES**, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 vol. 5 fr. 50

**HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE**, premier grenadier de France, rédigé d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. BIROT DE KERSERS. 1 vol. 5 fr. 50

**EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE**; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

**RÉSUMÉ ANALYTIQUE** des observations de Frédéric VIVIER sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr.

**ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON** pendant la campagne de 1812; par le baron DE DENNIE. 1 vol. 5 fr.

**LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES**, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle, 1 volume. 5 fr. 50

**LÉ HACHYCH**. 1 vol. in-18. 5 fr.

Ce volume, dont le titre ne saurait donner une idée, est une thèse politique, une utopie, si l'on veut, révélée dans l'état d'exasération produite par la liqueur que les Orientaux appellent *Hachy*. L'auteur est un des hommes les plus éminents de ce temps-ci par la science, par l'esprit et par le cœur.

**MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT**, 4 vol. in-18, chapitre 1000 de 600 pages, contenant la matière de l'édition en 10 volumes in-8. Prix : 5 fr. 50 le vol. L'ouvrage complet. 44 fr.

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE**, du Jura français, de Bade-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de l'Isle-en-Dodon, de l'Alp, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix, du Grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une Carte routière imprimerie sur toile, les Armes de la Confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes Vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernaises; par ADOLPHE JOASSE. — 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 c.; relié, 12 fr.

#### Sous Presse :

**HOMÈRE, l'Iliade et l'Odyssée**, traduction nouvelle; par P. GUET. 2 vol. in-18 Jésus. 7 fr.

**MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE**; par M. RENOUVIER. 1 vol.

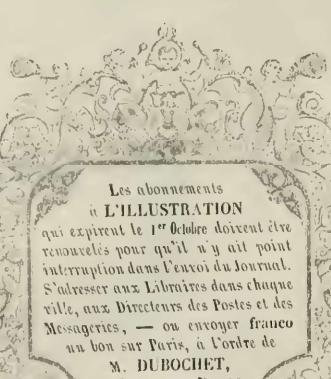
**MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE**; par le même. 1 vol.

**OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE**, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEYER, avec 500 dessins de Tony JOHANOT. 1 volume grand in-8 Jésus. Vélin. (J.-J. Dubochet et Comp., ed.) 20 fr.

**HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRESENTATIVES EN FRANCE**; par M. A.-C. THIBEAU. 2 vol. in-8. (Paulin, ed.) 15 fr.

#### AVIS

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



## Modes.



A cette époque de morte-saison, constatant au moins les dernières caprices de la mode d'été qui déjà décline et dont le règne expire dans quelques semaines. Les robes sont alors toutes de nouvelles toilettes; on fait surtout provision de chapeaux; il faut avoir un chapeau de paille arrondi simplement, qui puisse résister au vent et à la rosée; un autre frais et gracieux comme le jardin dans lequel on se promène; il en faut encore pour le soir, qui vient toute la légèreté et la coquetterie des coiffures d'assemblées. Aussi madame A., envie-t-elle aux élégantes qui ont l'habitude de se fier à son bon goût des chapeaux différents, depuis le plus simple jusqu'à la capote de gaze bouillonnante où s'entrelacent de légères branches de fleurs.

Ainsi que nous l'avons dit, les robes de soie se garnissent le plus souvent en tablier; le modèle que donne notre gravure a beaucoup de succès; les bâis qui ornent la jupe et le corsage sont festonnés en soie de la couleur de la robe.

On fait enrouer des robes en tulle; les corsages sont dénudés, soit à revers avec un fichu plissé à jabot, soit formés sur un poignet, à la Lucrèce; alors les échins se mettent en dessus; ils sont pour le plus part brodés en semis à pois ou grains d'orge, et entourés d'une garniture festonnée. Les manchettes à gros pois, avec une garniture de monseline plissée à la vicieuse, sont très en faveur; on passe un ruban dans les boutons du milieu et quelques-uns dans le petit ourlet qui borde la garniture.

On fait de modes agréables et nouvelles à exécuter soi-même; nous citerons les canes de batiste brodées en soutache de fil d'écosse; fine et bien faite, son application produit l'effet d'une broderie en relief; puis, les mitaines longues au crochet en soie noire ou de couleur foncée, qui sont terminées en hant par un dessin ou si soie mince faisant l'effet d'un bracelet; nos frangés en feston et des glands complètent cet ornement, qui se retrouve autour du poignet et autour de la main; ces mitaines, facile et prompt à exécuter, s'appellent des mitaines aligériennes.

Mais l'ouvrage toujours en grande vogue, c'est la tapiserrie, surtout les bandes nœuées en velours pour composer fauteuils, rideaux et portières, ou entourer un tapis de table à fond de velours uni.

## La voiture de mariage de l'empereur du Brésil.

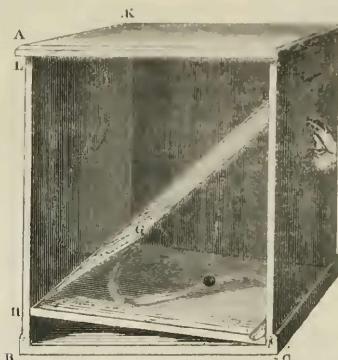


Cette voiture, commandée par l'empereur du Brésil à l'occasion de son mariage, sort des ateliers de M. Palliser, de Londres;

## Amusements des Sciences.

## SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER N°.

1. Prenez une boîte de forme à peu près cubique. Dans la figure, nous supposons que l'une des faces latérales soit enlevée pour laisser voir l'intérieur de la boîte A B C D. Placez dans l'intérieur et vers le bas de cette boîte un plan légèrement incliné H G D C, sur la surface duquel vous aurez trace une rainure en U et en zigzag, assez large et assez profonde pour qu'une balle de plomb puisse rouler et descendre tout au long. H G F est un miroir incliné. Enfin M est une ouverture pratiquée à la face opposée, de telle manière qu'en y mettant l'œil on ne puisse pas voir le plan incliné H D, mais seulement le miroir. D'après les positions respectives de l'œil, du plan incliné et du miroir, l'image de ce plan sera presque verticale, et un corps qui roulera de G en G le long de la rainure, paraîtra monter en suivant une route ondulée de G en L. L'illusion pourra être parfaitement bien tenue si le point d'œil pourra être placé à l'intérieur de la boîte.



II. L'énoncé du problème est tiré de l'anthologie grecque, dont nous avons déjà parlé, et a été traduit en vers latins par le savant Bachet de Mezière, qui a inséré ces vers dans une note de son édition de Diophante :

*Areæ mala ferunt Charites, equalia ruique  
Mala insunt calatho; Musarum his olvia torta  
Mala petunt, Charites enuntis aquila domunt;  
Tunc aquilia haec emuntibz habere, novemque,  
Quae quantum deterunt numerus sit ut omnibus idem?*

La moindre nombre d'omniges qui satisfasse à la question est 12, car en supposant que chaque Grâce en eût donné une à chaque Muse, elles se trouveront en avoir chacune trois, et il en restera trois à chaque Grâce.

Tous les multiples de 12, tels que 24, 36, 48, etc., satisfiront également à la question; et après la distribution faire, chacune des Grâces et des Muses en eût en 6, ou 9, ou 18, etc.; en un mot, le multiple correspondant de 5.

## NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOLVER.

1. Un lion de bronze, placé sur le bassin d'une fontaine, peut jeter l'eau par la gueule, par les yeux et par le pied droit. S'il jette l'eau par la gueule, il remplit le bassin en six heures; s'il la jette par l'œil droit, il le remplitra en deux jours; la jetant par l'œil gauche, il le remplira en trois; enfin, en la jetant par le pied, il le remplira en quatre jours. En combien de temps le bassin sera-t-il rempli, lorsque l'eau sortira à la fois par toutes ces ouvertures?

II. Sur le bord d'une rivière se trouvent un loup, une chèvre et un chien; il n'y a qu'un bateau si petit, que le bateleur seul et l'un d'eux peuvent y tenir. Il est question de les passer de sorte que le loup ne fasse aucun mal à la chèvre, ni la chèvre au chien.

III. Mesurer une hauteur verticale inaccessible, même par le pied, au moyen de son ombre.

orne de filets d'or et d'argent. Les encadrements des glaces sont en argenterie. Les stores, nouveau et ingénieux, oblitrent aux nombreux mouvements, et laisse penetrer dans la proportion exacte que l'on désire faire. L'intérieur est garni en satin blanc, et tout y est disposé de manière à que toutes les attitudes soient faciles, et que l'on y soit donc content et mallement poste. Sur le devant on a sculpté deux plantes, le café et le tabac, emblèmes de la richesse du Brésil; derrière sont des figures dorées de serpents et de dragons. Quiconque en travail, dans son ensemble et ses détails, fasse assurer son honneur au carrossier anglais, et qu'il pense, sous le rapport surtout de la légèreté, servir de modèle aussi bien à l'industrie du Brésil qu'à celle de tout autre pays, il n'est pas douteux qu'une voiture impériale de mariage soit égale à celle exercée en France avec plus de goûts encore. Il est probable que la commande est venue de Napoléon. On peut espérer que la princesse de Joinville fera mieux à presenter à son frère l'industrie portugaise.

## Observations Météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS

1845 — AOÛT

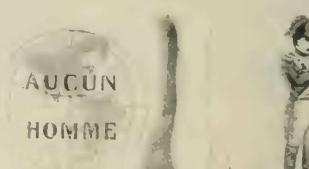
| Temperatures extrêmes de la journée. | Température moyenne |         | Etat du ciel                         | Vents      |
|--------------------------------------|---------------------|---------|--------------------------------------|------------|
|                                      | Minimum             | Maximum |                                      |            |
| 1. 737,39                            | 11,0                | 22,5    | 16,2 Beau, nuageux.                  | O. faible. |
| 2. 748,08                            | 12,8                | 26,9    | 19,2 Couvert.                        | O.         |
| 3. 752,11                            | 11,7                | 22,4    | 18,2 Nuageux.                        | S. S. O.   |
| 4. 730,75                            | 12,9                | 21,8    | 16,9 Nuageux.                        | O.         |
| 5. 753,95                            | 10,8                | 22,0    | 15,9 Très-nuageux.                   | O.         |
| 6. 759,82                            | 12,2                | 22,6    | 16,9 Nuageux.                        | O.         |
| 7. 761,07                            | 10,0                | 21,2    | 16,1 Nuageux.                        | O.         |
| 8. 757,52                            | 11,0                | 22,0    | 16,2 Nuageux.                        | N. O.      |
| 9. 758,73                            | 17,0                | 29,0    | 22,1 Très-nuageux.                   | S. O.      |
| 10. 755,53                           | 16,8                | 29,0    | 22,5 Couvert.                        | N. O.      |
| 11. 761,57                           | 15,8                | 21,8    | 17,1 Très-nuageux.                   | N. S. O.   |
| 12. 762,13                           | 11,0                | 22,0    | 16,0 Nuageux.                        | N. N. O.   |
| 13. 759,60                           | 12,0                | 22,0    | 17,2 Nuageux.                        | N. E. O.   |
| 14. 756,02                           | 14,5                | 24,0    | 20,1 Très-nuageux.                   | E. E.      |
| 15. 753,48                           | 11,0                | 29,9    | 21,2 Nuageux.                        | E.         |
| 16. 757,62                           | 16,0                | 25,5    | 20,5 Très-nuageux.                   | S. O.      |
| 17. 758,37                           | 16,8                | 28,5    | 22,9 Beau, nuageux.                  | E.         |
| 18. 756,28                           | 11,5                | 30,5    | 25,8 Beau.                           | E.         |
| 19. 756,70                           | 17,0                | 29,0    | 22,0 Beau, nuageux.                  | S. S. O.   |
| 20. 730,66                           | 16,0                | 25,2    | 19,2 Très-nuageux.                   | O.         |
| 21. 736,38                           | 14,9                | 22,0    | 18,1 Nuageux.                        | O. N. O.   |
| 22. 751,31                           | 12,0                | 22,0    | 16,5 Couvert.                        | S. S. O.   |
| 23. 719,59                           | 11,0                | 21,0    | 17,3 Couvert.                        | S.         |
| 24. 732,37                           | 11,0                | 21,6    | 17,6 Couvert.                        | O. S. O.   |
| 25. 756,35                           | 12,9                | 26,5    | 18,6 Très-nuageux.                   | fort.      |
| 26. 757,53                           | 17,2                | 24,1    | 20,7 Pluie.                          | O. S. O.   |
| 27. 760,48                           | 15,5                | 24,0    | 18,8 Assez beau, nuageux.            | O. S. O.   |
| 28. 759,67                           | 12,2                | 21,8    | 17,9 Beau ciel.                      | O.         |
| 29. 738,46                           | 17,0                | 26,6    | 21,1 Couvert.                        | O. S. O.   |
| 30. 739,14                           | 16,0                | 24,0    | 21,9 Nuageux.                        | S. S. O.   |
| 31. 761,28                           | 18,5                | 30,0    | 25,0 Beau.                           | S. O.      |
| Moyenne                              |                     |         | 19,5 Pluie dans la cour, 4 cent. 616 |            |
|                                      |                     |         | Pluie sur la terrasse, 4 cent. 166   |            |

## Rébus.

EXPLICATION DES DEUXIÈMES RÉBUS

La sensible beauté  
Est prompte à s'enflammer.

Bon vin de Beaune et de Nuits a six sous la bouteille.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LANDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostomof dvorets, 22.

JACQUES DUROCHE.

Faire à la presse mécanique de LACRAMPT & C°, rue Damiette, 2